

Article de Moulin André, université Evry, laboratoire CPN

## Table des matières

Présentation et résumé.....	1
Prémises de l'analyse.....	2
Les FEVR de E. Durkheim.....	3
Cultes et rites pour faire société.....	5
Quels énoncés élémentaires associés aux cultes et aux rites ?.....	6
Questions existentielles.....	6
Énoncés relatifs aux « nécessités de la nature ».....	7
Énoncés relatifs à « l'appartenance et « droits fondamentaux et énoncés moraux ».....	8
Les FEVR et et le rapport Comte/Durkheim (Yvon Lamy).....	9
Bruno Karsenti : <i>La place de Dieu</i> .....	10
Hartmut Rosa : <i>Pourquoi la démocratie a besoin de la religion</i> .....	15
Evolution des religions : scénarios plausibles et domination.....	19
Des religions totémiques et polythéistes aux religions monothéistes ?.....	20
Actualité des trois religions idéal-typiques (totémique, polythéiste et monothéiste).....	23
Quelle religion nécessaire et souhaitée par les dominants et les dominés ?.....	26
Conclusions sur la nécessité d'une religion pour la société.....	28
Thèses communes de nos différentes approches.....	32

Cet article (C-a) *De la nécessité des religions ?* est sous Creative Commons BY-SA 4.0.

Cet article appartient à la rubrique [analyses-de-sujets-sociaux-economiques](#) de notre cahier de recherche [actualisation puis mobilisation de spinoza dans les sciences sociales](#).

Pour être sûr de lire la version la plus récente, cliquez [ICI](#)

## Présentation et résumé

Le présent article « *De la nécessité des religions ?* » analyse les ouvrages ou articles suivants : (1-) *Les Formes élémentaires de la vie religieuse* de E. Durkheim<sup>1</sup>, (2-) *Les Formes élémentaires de la vie religieuse et le rapport Comte/Durkheim : une filiation problématique* de Y. Lamy<sup>2</sup>, (3-) *La place de Dieu, Religion et politique chez les modernes* de Bruno Karsenti<sup>3</sup> et (4-) *Pourquoi la démocratie a besoin de la religion*, de Hartmut Rosa<sup>4</sup>. Ces quatre ouvrages soulignent la nécessité sociale d'une religion.

Cet article fait suite aux deux articles [trois spiritualités idéal-typiques : analyse spinoziste](#) et [Les prémises élémentaires de la vie religieuse](#).

Tout d'abord, il rappelle la principale conclusion de ces deux articles, à savoir les prémises que nous mobilisons pour considérer les thèses de ces ouvrages quant à la nécessité de la religion dans les sociétés, « primitives » ou « modernes ».

Ensuite, il analyse les arguments de chaque ouvrage quant à cette nécessité de la religion.

1 Collection :Quadrige, Date de parution : 02/01/2013

2 Lamy, Y. (2014). *Les Formes élémentaires de la vie religieuse et le rapport Comte/Durkheim : une filiation problématique*. Cahiers de recherche sociologique, (56), 53–86. <https://doi.org/10.7202/1031374ar>

3 Fayard, histoire de la pensée, 04/10/2023

4 La Découverte ; paru en septembre 2023

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

Enfin, il tente d'esquisser des scénarios plausibles d'évolution du totémisme, ou religion première, aux grandes religions monothéistes actuelles.

Les idées principales développées dans cet article sont les suivantes :

(1-) la grande puissance épistémique du religieux, car il invoque un « au-delà », qui est soit « vrai », soit « indécidable », pour expliquer, affirmer, prescrire, ordonner, juger.

(2-) la nécessaire incarnation de cet « au-delà » pour faire société,

(3-) les multiples modalités de cette incarnation, (a-) d'une représentation presque anthropomorphique de cet « au-delà » (ex : Dieu le père) à l'interdiction de toute représentation et/ou (b-) cultes et rites plus ou moins observés à respect rigoureux de ceux-ci.

(4-) du fait des idées (1-) à (3-), nécessité de poser comme « sacré » des énoncés, des représentations incarnées ou des cultes et rites incarnant, pour affirmer cette socialisation.

(5-) De nos jours, au moins pour apporter des réponses convaincantes aux questions existentielles et pour affirmer la force des énoncés souhaités être primordiaux (ex : (a-) énoncés pour émanciper comme solidarité, justice sociale et démocratie ; (b-) énoncés pour dominer comme mérite, destin commun et grand leader), une religion mobilisant un « au-delà » semble toujours aussi nécessaire et utile.

(6-) La religion qui permet les énoncés les plus convaincants, pour satisfaire un désir d'exercice dominateur du pouvoir sur une grande communauté, est une religion monothéiste, même si elle pourrait tout aussi bien, théoriquement, légitimer des énoncés émancipateurs<sup>5</sup>.

(7-) Les évolutions de religions totémiques et polythéistes vers des religions monothéistes ou le remplacement de ces religions par une religion monothéiste ont été principalement poussés par des dominants ou qui désiraient l'être, en proposant, entre autre, une téléologie unificatrice.

## Prémises de l'analyse

Une des conclusions des deux articles *trois spiritualités idéal-typiques : analyse spinoziste* et *Les prémisses élémentaires de la vie religieuse* se compose des prémisses suivantes, auxquelles nous faisons référence pour analyser les ouvrages cités :

(1-) Tous les questionnements, par tout humain, des catégories que nous avons considérées (*existentiel, nécessités de la nature dont la sienne, appartenance, sacré, droits fondamentaux et énoncés moraux*) sont « déjà là » avec toutes sortes de réponses possibles.

*Remarques : ces questionnements sont de toutes sortes, ex : (a-) questionnements « pratiques » pour la mise en œuvre de solutions techniques, d'organisations, etc.. (b-) questionnements « théoriques » pour comprendre les choses, pour prévoir et anticiper, etc.. (c-) questionnements « politiques » pour convaincre .. ou soumettre.*

(2-) Le recours à un « au-delà »<sup>67</sup>, le plus souvent transcendant, apporte aux réponses à ces questionnements une grande puissance épistémique en remplaçant l'alternative « vrai ou faux » par

5 Ex : nous sommes tous égaux devant un Dieu unique. Bien entendu, d'autres moyens, ex : la force brutale ou le suffrage universel instrumentalisé par des populistes, permettent également d'imposer des énoncés inspirant et légitimant un exercice dominateur du pouvoir.

6 Ex. de « au delà » : Dieu ou dieux, âme ou esprit d'un ancêtre protecteur, esprits, réincarnation, vies antérieures ou futures, etc...

7 Nous préférons le terme « au delà » au terme « surnaturel » dans la mesure où « l'idée de surnaturel, telle que nous l'entendons, date d'hier » (Durkheim FEVR (1912) livre 1, chap 1 *définition du phénomène religieux et de la religion*). Nous prenons acte que dans le passé et partout dans le monde, les « âmes », les « esprits », les dieux, etc. étaient envisagées aussi « naturellement » que toute chose se rapportant au réel perçue par l'un de ses 5 sens.

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

« vrai ou indécidable »,

(3-) Cette puissance épistémique, fondée sur l'existence d'un « au-delà » qui peut même être performatif, permet des réponses plus désirables aux questions existentielles,

(4-) Cette puissance épistémique permet de conforter grandement toutes les prémisses « déjà là », avec les discours et les actions fondés sur celles-ci, prémisses relatives à des questions existentielles et aux catégories « nécessités de la nature et de l'humain », « appartenance », « droits fondamentaux et énoncés moraux »,

(5-) Les prémisses susceptibles d'être confortées par ce recours à un « au-delà », le plus souvent transcendant, sont autant celles partagées ou désirées par une majorité, le « peuple », que celles posées par les « grands »<sup>8</sup> qui ont le pouvoir dans des institutions, dont des institutions religieuses : le discours « religieux », avec sa grande puissance épistémique, peut aussi bien être émancipateur que dominateur.

## Les FEVR de E. Durkheim

Le grand intérêt de l'ouvrage FEVR est de pouvoir le mobiliser pour esquisser une histoire des religions, depuis leur naissance (formes « élémentaires » ou primitives ou « premières ») jusqu'aux religions actuelles<sup>9</sup>.

Pour Durkheim, dès les premières lignes de sa conclusion générale, « *les grandes idées...qui sont à la base des religions même les plus avancées* » sont « *distinction des choses en sacrées et en profanes, notion d'âme, d'esprit, de personnalité mythique, de divinité nationale et même internationale* ».

Toute religion se caractériserait donc (1-) par une notion de « au-delà » (âme, esprit, personnalité mythique, divinité) et (2-) par la distinction sacré-profane, le deuxième point étant, pour Durkheim, le plus fondamental : « *Il y a religion dès que le sacré est distingué du profane et nous avons vu que le totémisme est un vaste système de choses sacrées.* ». Cette citation propose donc une définition de la religion (« *Il y a religion dès que le sacré est distingué du profane* »), une constatation empirique (« *le totémisme est un vaste système de choses sacrées* ») et une conclusion logique explicitée dans tout son ouvrage FEVR : le totémisme est donc une religion.

### Religion et Sacré

Pour Durkheim, « *La relation (ou l'opposition, l'ambivalence) entre Sacré et Profane est l'essence du fait religieux.* ». Nous prenons acte avec lui que le concept de « sacré vs profane » est commun à toutes les religions. Mais nous disons aussi que toute spiritualité mobilisant le concept de « sacré vs profane » n'est « religieuse » que (1-) si elle mobilise un « au delà » (ex : Dieu, une vie antérieure ou une réincarnation) ET (2-) si à cet « au delà » sont attribuées des choses, des idées, à considérer comme « sacrées ».

Une spiritualité « scientifique-pragmatique » peut mobiliser des idées quasi « sacrées » (le respect des phénomènes, une école de pensée, le drapeau national). Il en est de même d'une spiritualité « artistique »<sup>10</sup>. L'expression « j'en fait une religion » ou « je n'en fait pas une religion » souligne cette tendance, très humaine, soit à sacraliser, ou soit, parfois, à prendre de la distance.

<sup>8</sup> Ou ceux qui désirent devenir « grands ». Nous reprenons les termes de Machiavel.

<sup>9</sup> Dans sa conclusion générale E. Durkheim écrit : « *Nous sommes donc fondés à espérer que les résultats auxquels nous sommes parvenu ne sont pas particuliers au seul totémisme, mais peuvent nous aider à comprendre ce qu'est la religion en général* »

<sup>10</sup> Voir notre article [trois spiritualités idéal-typiques : analyse spinoziste](#)

**Durkheim vs Levi-Strauss : le totémisme est-il une religion ?**

Dans *Le Totémisme aujourd'hui* (1962), Cl. Levi-Strauss, plutôt que de voir le totémisme comme un phénomène religieux, le considère comme un système de classification. Cela n'est pas contradictoire avec la position de Durkheim selon les prémisses de notre analyse rappelées au début de cet article : Le recours à un « au delà » par le totémisme apporte une puissance épistémique permettant d'affirmer fortement le bien fondé d'une classification sociale, jusqu'à la considérer comme « sacrée ». La religion est un instrument social de persuasion. Cela vaut non seulement pour les énoncés d'appartenance (ex : classification sociale), mais pour tous les autres énoncés envisagés dans nos articles (existentiels, nécessités de la nature, droits fondamentaux et énoncés moraux).

Toutefois, pour Durkheim, ce sont moins les idées, même *grandes*, que les « actions », à savoir cultes et rites, qui importent le plus, comme le montrent les trois citations suivantes :

*« les croyants.. sentent .. que la vraie fonction de la religion n'est pas de nous faire penser, d'enrichir notre connaissance, d'ajouter aux représentations que nous devons à la science des représentations d'une autre origine et d'un autre caractère, mais de nous faire agir, de nous aider à vivre ».*

*« Le fidèle qui a communiqué avec son dieu ..est un homme qui peut davantage. Il sent en lui plus de force soit pour supporter les difficultés de l'existence soit pour les vaincre .... Le premier article de toute foi, c'est la croyance au salut par la foi. Or, on ne voit pas comment une simple idée pourrait avoir cette efficacité. Une idée, en effet, n'est qu'un élément de nous-mêmes ; comment pourrait-elle nous conférer des pouvoirs supérieurs à ceux que nous tenons de notre nature ? »*

*d'où « il est indispensable que nous nous placions dans leur sphère d'action, que nous nous tournions du côté par où nous pouvons le mieux ressentir leur influence ; en un mot, il faut que nous agissions et que nous répétions les actes qui sont ainsi nécessaires, toutes les fois que c'est utile pour en renouveler les effets. On entrevoit comment, de ce point de vue, cet ensemble d'actes régulièrement répétés qui constitue le culte reprend toute son importance. ».*

Dans le paragraphe suivant, nous analysons les liens très forts entre cultes&rites et faire société.

Ensuite, dans le paragraphe *Quels énoncés élémentaires associés aux cultes et aux rites ?*, nous montrons que, même dans les FEVR, les idées, grandes ou petites, les questions et réponses relatives à toutes les préoccupations humaines (préoccupations « existentielles », « nécessités de la nature », « appartenance », « droits fondamentaux et énoncés moraux ») et mobilisant des « au-delà », sont premières et précèdent (et même sont la cause de ..) (1-) la sacralisation de certaines choses et idées et (2-) les cultes et rites pour les affirmer, les rendre tangibles, impératifs à toute la communauté.

Toutefois, ces préoccupations humaines premières pouvant être à l'origine de la sacralisation de certaines choses et idées peuvent être oubliées ou ne deviennent peut-être que des prétextes. Perdre alors le principal et tangible : les choses sacrées et profanes et les cultes&rites. Ils sont devenus des éléments essentiels d'appartenance à la communauté et de socialisation, d'où leur pérennité. Et d'où l'importance que leur attribue Durkheim dans les FEVR.

Enfin, dans le chapitre *Du totémisme aux grandes religions : scénarios plausibles*, nous tentons une continuité entre le totémisme, tel que décrit par Durkheim, et les grandes religions actuelles, en faisant donc nôtre la thèse de Durkheim : *« Nous sommes donc fondés à espérer que les résultats auxquels nous sommes parvenu ne sont pas particuliers au seul totémisme, mais peuvent nous aider à comprendre ce qu'est la religion en général ».*

## **Cultes et rites pour faire société**

D'après la citation suivante de la conclusion générale des FEVR, le culte incarne (« *preuve expérimentale* », créer et recréer la foi) des croyances, des idées, par les sentiments qu'il suscite :

*« c'est le culte qui suscite ces impressions de joie, de paix intérieure, de sérénité, d'enthousiasme qui sont, pour le fidèle, comme la preuve expérimentale de ses croyances. Le culte n'est pas simplement un système de signes par lesquels la foi se traduit au dehors, c'est la collection des moyens par lesquels elle se crée et se recrée périodiquement. Qu'il consiste en manœuvres matérielles ou en opérations mentales, c'est toujours lui qui est efficace. »* Le culte est une « *collection des moyens par lesquels elle [la foi] se crée et se recrée périodiquement* » et « *qui suscite ces impressions de joie, de paix intérieure, de sérénité, d'enthousiasme* ».

Toutefois, le culte est une cause subjective (conçue par la société) de ces « *sensations* » (« *impressions de joie, de paix intérieure, de sérénité, d'enthousiasme* ») bien réelles, « *la cause objective, universelle et éternelle* » étant « *la société*. » :

*« la cause objective, universelle et éternelle de ces sensations sui generis dont est faite l'expérience religieuse, c'est la société. »* C'est l'idée de société<sup>11</sup>, d'appartenance à celle-ci, qui transcende l'humain : « *C'est elle (la société) qui l'élève [le fidèle] au-dessus de lui-même : c'est même elle qui le fait. Car ce qui fait l'homme, c'est cet ensemble de biens intellectuels qui constitue la civilisation, et la civilisation est l'œuvre de la société. Et ainsi s'explique le rôle prépondérant du culte dans toutes les religions, quelles qu'elles soient.* ».

*« Mais la société ne peut être appréhendée, sentie, que par des actions communes, cultes et rites dont elle est la source : C'est que la société ne peut faire sentir son influence que si elle est un acte, et elle n'est un acte que si les individus qui la composent sont assemblés et agissent en commun. C'est par l'action commune qu'elle prend conscience de soi et se pose ; elle est avant tout une coopération active. Même les idées et les sentiments collectifs ne sont possibles que grâce à des mouvements extérieurs qui les symbolisent, ainsi que nous l'avons établi. C'est donc l'action qui domine la vie religieuse par cela seul que c'est la société qui en est la source ».*

*Remarque : ces citations posent implicitement que « société » et « communauté des croyants » sont la même entité.*

En insistant autant sur les cultes et les rites, il semble que Durkheim est loin de mettre en avant les réponses et les énoncés « religieux » relatifs aux questions « déjà là » des catégories « questions existentielles », « nécessités de la nature » et « énoncés droits fondamentaux et moraux » que l'humain se pose pour vivre avec d'autres et dans son environnement.

Pourtant, dans tout son ouvrage, Durkheim fait de multiples références à des croyances, à des énoncés de ces catégories. Nous les analysons dans le paragraphe suivant afin de souligner que ces rites et ses cultes, mobilisant un « au-delà », n'ont pas pour seul objectif de « *faire société* » (même si « *l'idée de la société est l'âme de la religion* »), mais qu'ils sont à associer, à corrélérer, à des énoncés élémentaires des catégories « questions existentielles », « nécessités de la nature », « énoncés droits fondamentaux et moraux » et, bien sûr, « appartenance et société ».

Nous disons également que les prémisses « nécessités de la nature » poussent, généralement, à des prémisses « appartenance et faire société », qui elles-mêmes poussent à des prémisses « énoncés droits fondamentaux et moraux » quant à la manière désirée de « *faire société* »<sup>12</sup>.

11 Toutefois, dans les sociétés étudiées par Durkheim et les anthropologues qu'il mobilise, la société et la communauté « religieuse-totémique » se recouvrent largement. Ce n'est plus le cas dans une société occidentale largement sécularisée et comprenant plusieurs communautés religieuses.

12 Souhaitée soit par une majorité (démocratie et/ou puissance de la multitude), soit par une minorité dominatrice.

## Quels énoncés élémentaires associés aux cultes et aux rites ?

### Questions existentielles

Les FEVR n'explicitent pas vraiment des questionnements existentiels<sup>13</sup> qu'auraient ces tribus étudiées. Toutefois, les « au-delà » mobilisés permettent de penser que ces questionnements existaient, mais restaient pratiquement sans réponse.

En effet, les cultes et rites, si tangibles, mobilisent un « au-delà » qui, d'après Durkheim, est plutôt impersonnel, indéfinissable, fondamentalement mystérieux mais ayant pouvoir et force pour agir dans la vie réelle :

*« Ce que nous trouvons à l'origine et à la base de la pensée religieuse,..sont des pouvoirs indéfinis, des forces anonymes, plus ou moins nombreuses selon les sociétés, parfois même ramenées à l'unité, et dont l'impersonnalité est strictement comparable à celle des forces physiques dont les sciences de la nature étudient les Manifestations. Quant aux choses sacrées particulières, elles ne sont que des formes individualisées de ce principe essentiel. ».*

*« Si le soleil, la lune, les étoiles ont été adorés, ils n'ont pas dû cet honneur à leur nature intrinsèque, à leurs propriétés distinctives, mais à ce qu'ils ont été conçus comme participant de cette force qui, seule, confère aux choses leur caractère sacré, et qui se retrouve dans une multitude d'autres êtres, voire même les plus infimes. »*

D'après Durkheim, les dieux des religions plus récentes, les personnalités divines, même incarnées, gardent également quelque chose d'impersonnel, avec des pouvoirs indéfinis et des forces anonymes<sup>14</sup> : *« Voilà aussi pourquoi il n'y a peut-être pas de personnalité divine qui ne garde quelque chose d'impersonnel. Ceux-là même qui se la représentent le plus clairement sous une forme concrète et sensible, la pensent, en même temps, comme un pouvoir abstrait qui ne peut se définir que par la nature de son efficacité, comme une force qui se déploie dans l'espace et qui est, au moins en partie, dans chacun de ses effets. C'est le pouvoir de produire la pluie ou le vent, la moisson ou la lumière du jour ; Zeus est dans chacune des gouttes de pluie. »*

Cet « au-delà » si diffus, si peu transcendant et incarné, ne permet pas vraiment d'esquisser des réponses aux questions existentielles, si tant est que ces questions étaient présentes.

*Remarque : Dans le chapitre Du totémisme aux grandes religions : scénarios plausibles, nous soulignons deux désirs opposés quant à la représentation, l'incarnation d'un « au-delà » :*

*(1-) désir des religions chrétiennes aboutissant à une représentation anthropomorphique de cet « au-delà »,*

*(2-) interdiction de la religion musulmane à avoir une quelconque représentation d'Allah, et, par extension, de son prophète.*

*Toutefois, dans les deux cas, cet « au-delà » transcendant permet d'apporter des réponses plus satisfaisantes aux questions existentielles.*

Toutefois, cet « au-delà » prend parfois des formes plus concrètes : vers réceptacles aux âmes des morts, réincarnation dans un animal, réincarnation dans un corps humain, destinées communes de

<sup>13</sup> On pourrait être tenté de supposer que des questions plus « pratiques » (se nourrir, se protéger des intempéries, se reproduire, faire société) ne laissent guère de place aux questions existentielles, ou que les anthropologues mobilisés par Durkheim n'ont pas été sensibles à de telles questions.

<sup>14</sup> Voir également Saint Jean 1:18. *« Dieu, personne ne l'a jamais vu ; le Fils unique, qui est dans le sein du Père, lui, l'a fait connaître. »* Ce passage souligne l'idée que Jésus-Christ, le Fils unique, est celui qui révèle Dieu aux hommes. Cette notion est centrale dans la théologie chrétienne, où Jésus est vu comme l'incarnation de Dieu et le médiateur entre Dieu et l'humanité.

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

l'animal et de l'homme :

*« En voyant les vers qui s'échappent du corps, on aurait cru que l'âme y était incarnée et s'échappait avec eux. Les vers et, par extension, les reptiles (serpents, lézards, etc.), seraient donc les premiers animaux qui auraient servi de réceptacles aux âmes des morts ».*

*« En Mélanésie, il arrive parfois qu'un homme influent, au moment de mourir, annonce sa volonté de se réincarner dans tel animal ou telle plante »*

*« Or, ici, il n'existe ni culte des morts ni doctrine de la transmigration. Sans doute, on croit que les héros mythiques, fondateurs du clan, se réincarnent périodiquement ; mais c'est exclusivement dans des corps humains ; chaque naissance, comme nous le verrons, est le produit d'une de ces réincarnations. »*

*« Inversement, l'animal est considéré comme un double de l'homme, comme son aller ego. L'association entre eux est si étroite que leurs destinées sont souvent considérées comme solidaires : rien ne peut atteindre l'un sans que l'autre n'en ressente le contre coup. Si l'animal meurt, la vie de l'homme est menacée. »*

Ces formes (vers, reptiles, animal), parce que plus concrètes, permettent donc plus de réponses aux questions existentielles sur la vie (du corps et de l'âme) et la vie après la vie.

### **Énoncés relatifs aux « nécessités de la nature »**

Les FEVR mentionnent de très nombreux exemples de préoccupations « nécessités de la nature » relatives à la nourriture, aux intempéries, aux dangers de toutes sortes, à la reproduction humaine.

Ces préoccupations sont si importantes qu'elles poussent les humains à leur associer des signes, des phénomènes, des événements de leur monde bien réel, du fait de coïncidences interprétés, par croyance, comme des corrélations (ex : pouvoir commun influençant aussi bien la réalisation de la préoccupation que l'événement constaté) et parfois même interprétés, par croyance, comme des causalités (ex : l'événement constaté a une influence directe sur la réalisation de la préoccupation).

*Rappel : ce qui nous intéresse, dans ce paragraphe comme dans les suivants, sont les choses qui préoccupent les humains ET le fait qu'ils leur associent, par croyance, d'autres choses du monde réel qui, à priori, n'ont rien à voir avec ces préoccupations. Par contre, nous prenons acte de ces associations sans appréciation aucune (ex : de pertinence) : ces associations sont celles constatées, mais elles auraient pu être autres, au gré de la richesse et de la variété infinie des idées humaines et de leurs désirs d'avoir des réponses.*

Ci après, sans être exhaustif, nous listons les **préoccupations relatives aux « nécessités de la nature »** en mentionnant, en note de bas de page, les citations correspondantes<sup>15</sup>.

*Remarque : nous considérons que les préoccupations relatives aux « nécessités de la nature » sont « déjà là », avant toute émergence d'une spiritualité religieuse.*

---

15 La plupart tirées du livre II : *Les croyances élémentaires*. Selon notre article [Les prémisses élémentaires de la vie religieuse](#) ces croyances élémentaires fondent les prémisses élémentaires se rapportant aux préoccupations déterminantes des humains, celles des catégories « nécessités de la nature », « appartenance » et « droits fondamentaux et énoncés moraux ».

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

Se nourrir et s'abriter<sup>16</sup>, être enceinte<sup>17</sup>, signes prémonitoires de la maternité<sup>18</sup>, sort et vie d'un enfant<sup>19</sup>, règle d'union mère-mari<sup>20</sup>, fécondation de la mère<sup>21</sup>, se nourrir et dangers<sup>22</sup>, apprendre la pêche<sup>23</sup>, dons et vulnérabilité<sup>24</sup>, chasse et dangers<sup>25</sup><sup>26</sup>, nourriture privilégiée<sup>27</sup>, alimentation abondante<sup>28</sup>, chasse efficace<sup>29</sup>, efficacité et succès de la chasse, la guerre, l'élevage, la pêche<sup>30</sup>, etc...., chasse d'un animal particulier<sup>31</sup>,

### Énoncés relatifs à « l'appartenance et « droits fondamentaux et énoncés moraux »

Ci après, sans être exhaustif, nous listons les **préoccupations relatives à l'appartenance**, dont bien sûr, l'appartenance à une société et l'organisation de celle-ci (**organisation inspirée par des droits fondamentaux et des énoncés moraux**), et nous mentionnons, en note de bas de page, les citations correspondantes<sup>32</sup>.

Dieu et société, même symbole<sup>33</sup>, humains inégaux et subordination<sup>34</sup>, règles de la morale et du

- 16 « Suivant le mythe, les totems associés auraient, pendant les temps fabuleux, servi à nourrir les gens du totem principal, ou quand ce sont des arbres, leur auraient prêté leur ombrage »
- 17 « A l'instant précis où la femme se sent enceinte, elle doit penser que l'esprit dont elle se croit possédée lui est venu des objets qui l'entourent, et surtout d'un de ceux qui, à ce moment, attireraient son attention. Si donc elle était occupée à la collecte de quelque plante, ou si elle surveillait un animal, elle croira que l'âme de cet animal ou de cette plante est passée en elle. Parmi les choses auxquelles elle sera particulièrement portée à attribuer sa grossesse, se trouvent, au tout premier rang, les aliments qu'elle vient de prendre. »
- 18 « Que plusieurs femmes, l'une après l'autre, perçoivent les signes prémonitoires de la maternité en un même lieu et dans les mêmes circonstances, cet endroit sera regardé comme hanté par des esprits d'une sorte particulière ; et ainsi, avec le temps, la région sera dotée de centres totémiques et sera distribuée en districts totémiques »
- 19 « Ainsi, à la naissance d'un enfant, on plante un arbre que l'on entoure de soins pieux ; car on croit que son sort et celui de l'enfant sont solidaires »
- 20 « Dans ce cas, comme, en vertu de la règle exogamique, la mère est obligatoirement d'un autre totem que son mari »
- 21 « l'ancêtre mythique .. est venu féconder mystiquement la mère »
- 22 « Ce second totem est considéré par les indigènes comme une puissance amie et protectrice qui pourvoit à leur nourriture, qui les avertit des dangers possibles, etc. »
- 23 « Au cours d'une chasse, un Indien rencontra un ours noir qui l'emmena chez lui, lui apprit à attraper le saumon et à construire les canots »
- 24 « Par exemple, quelqu'un qui a l'aigle pour blason individuel est censé posséder le don de voir dans l'avenir; s'il porte le nom de l'ours, on dit qu'il est exposé à être blessé dans les combats »
- 25 « En raison de cette parenté, l'homme voit dans les animaux de l'espèce totémique de bienfaits associés sur l'assistance desquels il croit pouvoir compter. Il les appelle à son aide et ils viennent guider ses coups à la chasse, l'avertir des dangers qu'il peut courir »
- 26 « quand un indigène va dormir ou se lève le matin, il prononce à voix plus ou moins basse le nom de l'animal d'après lequel il est lui-même nommé. Le but de cette pratique est de rendre l'homme habile ou heureux à la chasse ou de prévenir les dangers auxquels il peut être exposé de la part de cet animal. Par exemple, un homme qui a pour totem une espèce de serpent, est à l'abri des morsures si cette invocation a été régulièrement faite. »
- 27 « « Chez les Tlinkit, dit-il, et dans toutes les autres tribus de la côte, l'emblème d'un groupe comprend les animaux qui servent de nourriture à celui dont le groupe porte le nom »
- 28 « chaque clan, au moyen de rites que nous décrirons plus loin, veille à ce que la plante ou l'animal dont il porte le nom croisse et prospère, afin d'assurer aux autres clans une alimentation abondante. »
- 29 « Or, pour chasser un animal de la phratrie Gurogity, on ne peut employer que des armes dont le bois est emprunté aux arbres de l'autre phratrie et inversement ; sinon le chasseur est assuré de manquer son coup. L'indigène est convaincu que la flèche se détournerait d'elle-même du but et se refuserait, pour ainsi dire, à atteindre un animal parent et ami. »
- 30 « Le Mélanésien attribue au mana le même genre d'efficacité. C'est grâce à son mana qu'un homme réussit à la chasse ou à la guerre, que ses jardins ont un bon rendement, que ses troupeaux prospèrent. Si la flèche atteint son but, c'est qu'elle est chargée de mana ; c'est la même raison qui fait qu'un filet prend bien le poisson, qu'un canot tient bien la mer etc ».
- 31 « le churinga communique au chasseur un certain pouvoir sur l'animal correspondant: par exemple, on a plus de chances de prendre des euros »
- 32 La plupart tirées du livre II : *Les croyances élémentaires*. Selon notre article [Les prémisses élémentaires de la vie religieuse](#) ces *croyances élémentaires* fondent les prémisses élémentaires se rapportant aux préoccupations déterminantes des humains, celles des catégories « nécessités de la nature », « appartenance » et « droits fondamentaux et énoncés moraux ».
- 33 « le totem ... est, à la fois, le symbole du dieu et de la société »
- 34 « Au fond, il n'est rien dans le monde qui n'ait sa part d'orenda ; seulement les parts sont inégales. Il y a des êtres, hommes ou choses, qui sont avantagés, d'autres qui sont relativement déshérités, et la vie universelle consiste dans les luttes de ces orenda

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

droit<sup>35</sup>, communauté morale de tous les croyants<sup>36</sup>, solidarité vs totems<sup>37,38</sup>, distinction et individualisation<sup>39</sup>, solidarité entre clans<sup>40</sup>, solidarité des groupes sociaux en une tribu<sup>41</sup>, cadre social « déjà là »<sup>42</sup>.

Nous considérons, avec Durkheim (au regard des citations présentées), que les préoccupations relatives à l'appartenance, comme celles relatives aux « nécessités de la nature », sont « déjà là », avant toute émergence d'une spiritualité religieuse.

### Les FEVR et le rapport Comte/Durkheim<sup>43</sup> (Yvon Lamy)

Dans le résumé de cet article, Y. Lamy souligne « *l'opposition frontale entre institution durkheimienne (où le religieux comme le social se structurent mutuellement) et fétichisme comtien (dont il faut se débarrasser à l'âge après l'âge pour atteindre à la synthèse religieuse de l'Humanité)* ».

D'après Y. Lamy, « *la méthode de Comte est téléologique : elle est finalisée par un âge de positivité à atteindre immanquablement* » puis « *Comte ... exerce toutes les forces dites « irrationnelles », « imaginaires » et « délirantes », parce qu'elles appartiennent à un âge révolu, définitivement dépassé. Alors qu'au contraire, pour Durkheim, il s'agit de forces dont il faut expliquer l'origine, analyser la genèse, donner les « raisons vraies », en représenter les causes, montre les persistances ou les permanences* ».

Toujours d'après Y. Lamy, « *L'enjeu de la science sociale positive [selon Comte serait] l'installation d'un système positiviste ou d'une systématisation de l'existence collective (miroir d'une Humanité universelle), qui aurait pour finalité ultime d'éliminer de la société tout ce qu'elle charrie depuis la nuit des temps en matière d'erreurs, de fictions, d'aberrations, de mensonges, d'illusions et de puissances occultes, sous leur aspect successif du fétichisme (le paganisme), du polythéisme (le Panthéon grec) et du monothéisme (le Christianisme).* »

Pour Durkheim, « *Il est inadmissible, en effet, que des systèmes d'idées comme les religions, qui ont tenu dans l'histoire une place si considérable, où les peuples sont venus, de tout temps, puiser l'énergie qui leur était nécessaire pour vivre, ne soient que des tissus d'illusions.* »

Notre approche semble beaucoup plus proche de celle de Durkheim que de celle de Comte, et ce,

---

d'inégale intensité. Les plus intenses se subordonnent les plus faibles. Un homme l'emporte-t-il sur ses concurrents à la chasse ou à la guerre ? C'est qu'il a plus d'orenda. Si un animal échappe au chasseur qui le poursuit, c'est que l'orenda du premier dépasse celui du second »

35 « ...les règles de la morale et du droit ont été indistinctes des prescriptions rituelles. On peut donc dire, en résumé, que presque toutes les grandes institutions sociales sont nées de la religion. ... Si la religion a engendré tout ce qu'il y a d'essentiel dans la société, c'est que l'idée de la société est l'âme de la religion. » la proposition « *l'idée de la société est l'âme de la religion.* » indique clairement que les préoccupations humaines sont « déjà là » et que des humains, en développant une spiritualité religieuse, s'en saisissent pour y apporter des réponses, selon leurs affects.

36 « Une Église, ce n'est pas simplement une confrérie sacerdotale ; c'est la communauté morale formée par tous les croyants d'une même foi, les fidèles comme les prêtres »

37 « Dans une certaine mesure, ces liens de solidarité s'étendent même par delà les frontières de la tribu. Quand des individus de tribus différentes ont un même totem, ils ont les uns envers les autres des devoirs particuliers »

38 « D'ailleurs, le totem est la source de la vie morale du clan. Tous les êtres qui communient dans le même principe totémique se considèrent, par cela même, comme moralement liés les uns aux autres; ils ont les uns envers les autres des devoirs définis d'assistance, de vendetta, etc., »

39 « Ce sous-clan, pour se distinguer et s'individualiser, a besoin d'un totem particulier, d'un sous-totem par conséquent »

40 « chaque clan continue à se sentir solidaire des autres et à considérer que leurs totems ne lui sont pas étrangers... »

41 « Et si ces diverses classes de choses n'ont pas été simplement juxtaposées les unes aux autres, mais ordonnées suivant un plan unitaire, c'est que les groupes sociaux avec lesquels elles se confondent sont eux-mêmes solidaires et forment par leur union un tout organique, la tribu. »

42 « ces classifications systématiques sont les premières que nous rencontrons dans l'histoire ; or, on vient de voir qu'elles se sont modelées sur l'organisation sociale, ou plutôt qu'elles ont pris pour cadres les cadres mêmes de la société »

43 *Cahiers de recherche sociologique*, Numéro 56, printemps 2014, *Émile Durkheim : généalogie, critique et épreuve*, URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1031374ar>, DOI : <https://doi.org/10.7202/1031374ar>

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

pour deux raisons : (1-) elle se fonde sur les faits sociaux, dont les affects humains, et non sur des prénotions disqualifiantes à propos du « fétichisme », du « polythéisme » et du « monothéisme », (2-) La perspective d'une « *religion de l'Humanité* », aboutissement téléologique de A. Comte, a été illusoire, car sa puissance épistémique, en refusant de recourir à un « au-delà » quel qu'il soit, pour répondre aux questions existentielles, d'appartenance, etc.. est insuffisante.

Néanmoins, nous retenons de A.Comte la prise en compte d'une certaine téléologie, mais, au contraire de Comte, ce n'est pas une téléologie posée en soi, et vers laquelle « *l'humanité* » tout entière, serait guidée **immanquablement**. Nous considérons simplement, que tout humain, dont A. Comte, est susceptible de désirer une téléologie, de désirer être guidé personnellement et collectivement par une visée qu'il conçoit lui-même ou par une visée conçue par d'autres, dont ceux désirant dominer. Les humains peuvent être poussés par des affects, des désirs de finalités ou de visées des processus naturels et humains.

Ce désir téléologique peut pousser à mobiliser un « au-delà » pour crédibiliser cette téléologie, pour lui conférer une transcendance forte<sup>44</sup> en concevant des discours religieux ayant une forte puissance épistémique pour atteindre ensemble ces finalités et ces buts.

Dans nos articles [trois spiritualités idéal-typiques : analyse spinoziste](#) et [Les prémisses élémentaires de la vie religieuse](#) nous esquissons certaines de ces visées en considérant les énoncés qui fondent, nourrissent les humains, personnes physiques ou morales : (1-) réponses à des questions existentielles, (2-) nécessités de la nature et de sa nature pris en charge sans recours à de quelconques « au-delà » (qui agirait ou dicterait), (3-) énoncés se rapportant à l'appartenance, aux droits fondamentaux, aux règles morales plus ou moins dictés par un « au-delà ».

A. Comte avait le désir de s'affranchir de tout « au-delà ». E. Durkheim constate les faits sociaux, dont le recours à des « au-delà », qui, d'après lui, doivent nécessairement être mobilisés et incarnés, notamment en posant des choses « sacrées » ou « profanes » et en les rappelant régulièrement dans des cultes et des rites.

A la suite de E. Durkheim, deux auteurs contemporains, Bruno Karsenti avec *La place de Dieu, Religion et politique chez les modernes* et Hartmut Rosa avec *Pourquoi la démocratie a besoin de la religion* réaffirment le besoin ou la nécessité d'une religion, pour faire société.

### **Bruno Karsenti : La place de Dieu**

D'après le journal Le Monde du 16 décembre 2023, Bruno Karsenti « *entend aussi montrer que seule une relation à l'invisible répond à* (en citant B. Karsenti) « *cette nécessité d'accorder les deux questions qu'aucune société ne peut laisser sans réponse, celle de la justice, et celle du destin (« du salut ») ; celle d'un ordre légitime où l'on prend place, et celle d'une destinée propre à chacun* » ».

En reprenant nos catégories d'énoncés déjà utilisées pour analyser les FEVR, B. Karsenti affirmerait donc la nécessité d'une religion (ou, du moins, d'« *une relation à l'invisible* ») pour répondre aux questions existentielles (*destin, destinée propre à chacun*) et à une exigence morale (*justice, ordre légitime où l'on prend place*).

Pour cela, B. Karsenti mobilise à nouveau frais le concept du « *théologico-politique* » en écrivant que « *Le théologico-politique, structurellement, n'est rien d'autre que la réouverture de la*

---

<sup>44</sup> Et non la transcendance « immanente » de Habermas. Dans ses ouvrages *La conscience morale et l'agir communicationnel* et *Entre naturalisme et religion*, Habermas utilise le concept de « *transcendance immanente* » pour discuter de la manière dont les sociétés modernes peuvent trouver un terrain d'entente moral et éthique sans recourir à des fondements religieux ou métaphysiques forts. La « manière » pour trouver ce terrain d'entente est, entre autre, la délibération habermassienne.

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

*question de la place de Dieu<sup>45</sup> ».*

Dans un article d'avril 2024<sup>46</sup>, il écrit : « ..le théologico-politique, ...en distinguant et même en séparant, doit forcément se doubler du geste inverse ...de refaire une place à Dieu en tant que paramètre de l'équation politique qui s'est mise en place à l'époque moderne ».

En effet, « séparer Église et État est un acte politique décisif. Mais cela n'implique pas, par homologie, de projeter la même séparation entre religion et société. Séparer religion et société, en toute rigueur, est une opération qui n'a pas grand sens si l'on adopte le point de vue des sciences sociales ».

Fondamentalement, B. Karsenti prend acte qu'un « au-delà » existe (pour lui et bien d'autres : Dieu), la question étant quelle place il doit prendre dans les sociétés modernes. Il ne pose pas la question du pourquoi de cette idée d'existence d'un « au-delà », posée en soi, est si présente et forte, tant au niveau des humains que de leurs organisations sociales.

La question de la place d'un « au-delà », qui peut être « Dieu », a conduit à de multiples réponses, dont celles décrites dans les FEVR. Avec raison, B. Karsenti pose que cette question est, factuellement, éternelle, qu'elle doit être toujours posée, jamais évacuée, comme il le dénonce<sup>47</sup>.

D'autant que, d'après lui, « le récit séculariste, tant qu'il s'adosse à la formation discursive «philosophie politique moderne», peut se révéler lacunaire et inopérant. ».

B. Karsenti pense qu'il faut prendre en compte l'apport des sciences sociales : « la réflexion sur les rapports du politique et du religieux a été irriguée par les sciences sociales – du politique et du religieux, au premier chef – qui ont profondément altéré cette rationalité de type philosophique ».

En particulier, seules les sciences sociales permettent de prendre acte des faits sociaux, d'autant que, « dans la période récente, ... la collusion du politique et du religieux a conduit aux plus grandes violences ». La réponse à ces faits ne peut plus se limiter « à brandir les mêmes principes d'une séparation » du politique (domaine public) et du religieux (domaine privé).

Nous ne pouvons qu'approuver cette approche, celle de Durkheim dans les FEVR. Nous la reprenons, en particulier dans notre article [Les prémisses élémentaires de la vie religieuse](#) dans lequel toutes les catégories (« existentiel », « nécessités de la nature », « appartenance », « droits fondamentaux et énoncés moraux ») de questions politico-sociales « déjà là » et des réponses « religieuses » à celles-ci sont abordées.

B. Karsenti parle de *scruter* « une autre strate de réalité : l'affrontement et le dépassement des crises qui coïncident avec ces moments récurrents où les questions religieuses font émerger toute la charge politique **dont elles sont toujours porteuses** quoi qu'on en veuille. Ce qui ne manque pas d'arriver, dès que le problème de la justice dans les rapports sociaux se pose avec une certaine radicalité et que les violences et les oppressions **qui ont la religion pour motif** deviennent le centre incandescent, étrangement actuel, de la situation. ».

Notre approche nous conduit à deux remarques à propos de cette citation : (1-) Il semble que des discours et actions politiques (à propos de « la justice dans les rapports sociaux et des violences et les oppressions ») seraient provoquées par la religion (ils auraient « la religion pour motif ») (2-) que ces discours seraient principalement à propos de la justice sociale, dont la justice distributive, et nous conduit également à deux précisions fondées sur notre approche :

---

45 B. Karsenti, *la place de Dieu* Introduction

46 Dans *Revue de l'histoire des religions*, 4 | 2024 *Autour de La place de Dieu*

47 B. Karsenti parle de « l'effacement supposé de ce mode même (« mode d'existence religieux »), de telle sorte que le champ devienne libre pour le bon réglage et le bon ordonnancement des collectifs humains. »

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

(1-) même en reprenant la classification politique-religieuse, nous disons qu'un discours politique est toujours « déjà là » et qu'il ne devient religieux que lorsque un « au-delà » est invoqué pour le légitimer, eu égard à la puissance épistémique qu'apporte le recours à un « au-delà »,

(2-) les questions, discours et énoncés « déjà là » dépassent largement le champ politique<sup>48</sup> (voir nos catégories « existentiel », « nécessités de la nature », « appartenance », « droits fondamentaux et énoncés moraux ») et ils ne deviennent religieux que lorsque un « au-delà » est invoqué pour les légitimer, eu égard à la puissance épistémique qu'apporte le recours à un « au-delà ».

De fait, B. Karsenti reprend les deux critères durkheimiens pour caractériser une religion : « Deux critères sont retenus : 1) le sacré, les croyances et les pratiques relatives aux choses sacrées, le culte avec sa double dimension pratique et représentationnelle, et 2) la communauté des adeptes, des « adhérents », ceux qu'on appelle plus communément les fidèles ». Toutefois, il complète cette caractérisation à la fin de son chapitre sur les FEVR : « Ici, la première définition dont on est parti, liant sacré et communauté, s'avère insuffisante. Elle ne fait pas apparaître l'opérateur religieux le plus profond qui, pour Durkheim, comme l'atteste la conclusion du livre, est en fait le salut. Toute religion vise en réalité le salut – le salut comme dépassement de l'expérience actuelle, extirpation de la misère vécue pour atteindre une sphère idéalisée ».

Pour nous, « le salut » est un des éléments de réponse à des questions existentielles. Pour B. Karsenti, le salut doit « atteindre une sphère idéalisée », à savoir un « lieu idéal où le bien l'emporterait sur le mal ; bref, une sphère de justice et de vérité ». C'est donc un salut qui semble être limité à des énoncés de notre catégorie « droits fondamentaux et énoncés moraux », sans, explicitement, mobiliser, a priori, un quelconque « au-delà ».

Pour B. Karsenti, il ne semble pas que des questions des catégories « nécessités de la nature » et « appartenance » soient susceptibles d'avoir des réponses « religieuses », à savoir des réponses mobilisant un « au-delà », à moins que la « sphère idéalisée » incluent des énoncés de cette catégorie.

Sachant que, d'après B. Karsenti, « on doit ... s'efforcer de parler des religions qui nous concernent effectivement, le christianisme, le judaïsme et l'islam », le « au-delà » que nous mentionnons est « Dieu », et ceux, tels le Christ et Mahomet, qui sont considérés comme l'ayant incarné, ou ayant retransmis scrupuleusement ses paroles.

Nous insistons, comme B. Karsenti, que ce recours à un « au-delà (Dieu) » ne saurait être considéré, par ceux qui n'y adhèrent pas, comme « une simple affaire de travestissement idéologique et d'habillage d'intérêts matériels ». Certes, la croyance à Dieu est une idée posée en soi<sup>49</sup>, idée considérée comme « vraie » par les croyants et plutôt « indécidable » par les autres, mais c'est une idée primordiale pour bien des gens<sup>50</sup>, en particulier, mais pas seulement, parce que sa mobilisation permet des réponses plus convaincantes aux questions « existentielles » et des catégories « nécessités de la nature » et « appartenance » et « droits fondamentaux et énoncés moraux ».

Il se peut que des personnes portant ces discours « déjà là », et voulant les imposer, instrumentalisent plus ou moins cyniquement un « au-delà » auquel les croyants sont attachés, mais cela n'enlève rien à la foi sincère et chevillée de ces croyants, même si ceux qui portent ces discours les instrumentalisent.

---

48 Comme l'écrit B. Karsenti, il s'agit de « raisonner socio-politiquement, et non pas seulement politiquement »

49 Voir notre article [trois spiritualités idéal-typiques : analyse spinoziste](#)

50 Il s'agit donc, à minima, d'une approche « sans ignorer ni dénier la façon dont Dieu y reprend place. »

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

Dans son article d'avril 2024<sup>51</sup>, B. Karsenti écrit : « *Une fois séparées correctement la politique de la théologie et la théologie de la politique, il reste à comprendre ce qui les inclinent irrémédiablement l'une vers l'autre, et justifie qu'en toute société, y compris dans une société séculière comme la nôtre, leur corrélation puisse continuer de faire sens* ».

Pour B. Karsenti, cette corrélation fonctionne dans les deux sens : (1-) le politique et le social peut être interrogé par le religieux (c'est un fait dénoncé par certains) ET (c'est l'originalité du discours de B. Karsenti), (2-) les religions doivent se laisser interroger par le politique et le social, et surtout prendre acte de leur évolution, en évoluant aussi : il n'y a pas d'énoncés religieux, intangibles et éternels.

Le deuxième point caractérise la religion des « modernes ». Il suppose « *un travail du religieux sur lui-même* » « *travail requis, parce qu'elles [les religions] ne peuvent pas ne pas mordre sur la société globale.* ». « *C'est cette transformation interne aux religions qui mérite alors d'être prise en compte, en un sens proprement socialiste.* »

Pour B. Karsenti, l'autre nouvel « enjeu du théologico-politique » est une exigence « *aujourd'hui ... de se [chaque religion présente dans la société globale] rendre apte à un tel regard intérieur aux religions historiques, telles qu'elles se perpétuent et évoluent socialement, dans leur manière de se réfléchir elles-mêmes et de décliner leurs conceptions spécifiques de la justice pour tous.* » ou, dit autrement « *..rendre la justice commune représentable par tous et par chacun, sous une facette d'elle-même que seule une perception religieuse de la réalité est à même de faire apparaître.* ».

Cette proposition de B. Karsenti rappelle fortement le « consensus par recoupement » de Rawls.

### « Consensus par recoupement » de J. Rawls et le paradigme de l'intersubjectivité d'Habermas.

John Rawls définit et développe le concept de « consensus par recoupement » (overlapping consensus) dans son ouvrage *Political Liberalism* (1993).

Dans les sociétés démocratiques modernes, il existe un pluralisme inévitable : les citoyens adhèrent à des doctrines religieuses, philosophiques ou morales différentes, parfois incompatibles entre elles.

Le consensus par recoupement est un accord sur des principes politiques fondamentaux (comme la justice, la liberté, l'égalité), auquel adhèrent des citoyens ayant des doctrines différentes. Chacun accepte ces principes pour des raisons qui lui sont propres, issues de sa propre doctrine ou vision du monde.<sup>52</sup>

Néanmoins, il est possible à chaque religion de poursuivre son développement dans cette société démocratique.<sup>53</sup>

Mais cette approche, que semble mobiliser B. Karsenti, semble être contestée par Habermas, avec son « paradigme de l'intersubjectivité »<sup>54</sup> :

« *Une option philosophique [le consensus par recoupement] dont Habermas conteste radicalement la viabilité dans le Débat sur la Justice Politique. Selon ce dernier, il est impossible de rester fidèle tout à la fois au caractère irréductiblement pluraliste des démocraties et aux exigences universalistes de fondation d'un consensus politique. La solution rawlsienne ne peut par conséquent que dériver vers une pratique de la*

51 Dans *Revue de l'histoire des religions*, 4 | 2024 *Autour de La place de Dieu*

52 J. Rawls : « *« Un consensus par recoupement sur des principes politiques n'est pas un simple modus vivendi, mais un accord sur le juste, justifié par des raisons que chacun peut accepter à partir de sa propre doctrine compréhensive. » « Ce qui caractérise un consensus par recoupement, c'est que chaque doctrine raisonnable accepte les mêmes principes politiques, mais pour des raisons différentes, propres à chaque doctrine. »*

53 J. Rawls : « *A political conception of justice is supported by an overlapping consensus if it is affirmed by the opposing religious, philosophical, and moral doctrines likely to persist and to gain adherents in a more or less just constitutional democratic society.* »

54 Expression de Isabelle Aubert dans l'introduction de « *Habermas - Une théorie critique de la société* » (CNRS édition).

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

tolérance éclairée vidée de toute prétention à la validité. »<sup>55</sup>

Pour B. Karsenti, si cela fonctionne, ce « *travail du religieux sur lui-même* » conduit à ce que « *les religions se transforment en assumant leur contribution normative nécessaire à l'approfondissement de la figure de l'individualité et de ses droits, et aux formes plus élevées de solidarité juste qui à la fois la soutiennent et en procèdent.* ». B. Karsenti considère comme nécessaire cette évolution des religions à propos de la justice et de la solidarité (à savoir, elles « *évoluent socialement, dans leur manière de se réfléchir elles-mêmes et de décliner leurs conceptions spécifiques de la justice pour tous.* »).

Cela semble réaliste dans la mesure où toutes les grandes religions ont des discours assez similaires à propos de ces énoncés moraux<sup>56</sup>. Promouvoir le respect de ces énoncés moraux de solidarité et de justice sociale en tenant compte des évolutions, par exemple des évolutions économiques et politiques (ex : capitalisme et mondialisation, colonialisme puis immigration, etc.), ne remettent pas en cause les discours religieux. Certains peuvent même reprocher aux religions de ne pas tenir compte de ces nouvelles réalités socio-économiques, d'être trop moralisantes et naïves, de ne pas évoluer vers plus de « réalisme ».

Mais que penser des énoncés de la plupart des grandes religions relatifs aux « nécessités de la nature et de sa nature » (ex : orientation sexuelle, reproduction humaine, fin de vie, etc.) et à « appartenance » (ex : patriarcat, divorce, etc.)<sup>57</sup> ? Les faits poussant les religions à asséner leurs énoncés (à propos, par ex, de l'homosexualité, de l'avortement, du suicide, de l'union familiale consacrée) existent depuis toujours. De même que les religions restent « droites dans leurs bottes » quant à leurs énoncés moraux, de même elles le restent quant à leurs énoncés relatifs aux « nécessités de la nature et de sa nature » et à l'« appartenance ».

Sur ces questions là (« nécessités de la nature et de sa nature » et « appartenance »), nous constatons que (1-) le politique et le social sont fortement interrogés par le religieux et (2-) les religions semblent peu sensibles aux évolutions du politique et du social (ex : droit des femmes, droit à disposer de leur corps, homoparentalité, union de personnes de même sexe, GPA, PMA, aide à mourir, etc.) : leurs discours sur ces sujets sont aussi constants que sur les énoncés moraux de solidarité et de justice sociale<sup>58</sup>.

Enfin, les membres d'une même confession religieuse, comme ceux d'une communauté sociale, peuvent être très différents. Des consensus par recoupement fondés sur différentes visions du monde (celle de la société laïque et celle d'une religion) peuvent être plus ou moins bien acceptés et même rejetés par des membres de communautés, selon, notamment, leurs hiérarchies (assez fortes chez les catholiques et les chiites, beaucoup plus légères chez les protestants et les sunnites) et la puissance de leur multitude (forte influence de la communauté chez les musulmans et beaucoup plus légère chez les chrétiens « sécularisés »). Quels sont alors les « vrais » croyants ? Quelle est la « religion » des auteurs d'attentats ces dernières années ? Quelles sont leurs « spiritualités religieuses » ?<sup>59</sup>.

55 Muriel Ruol in *Revue Philosophique de Louvain*. Quatrième série, Tome 98, N°1, 2000. pp. 47-63.: De la neutralisation au recoupement : John Rawls face au défi de la démocratie plurielle.

56 Voir notre article [Les prémisses élémentaires de la vie religieuse](#)

57 Voir notre article [Sociétés multi-communautaires Du débat passionné à l'arbitrage](#)

58 Dans notre article [Les prémisses élémentaires de la vie religieuse](#), nous soulignons que ces discours s'adressent à la communauté des croyants (car ces discours sont « déjà là » dans ces communautés) et peuvent n'être que très peu respectées dans les organisations religieuses elles-mêmes.

59 Voir notre article [trois spiritualités idéal-typiques : analyse spinoziste](#)

## Hartmut Rosa : Pourquoi la démocratie a besoin de la religion

Dans un [entretien au journal « La Croix »](#) du 27/09/23, Hartmut Rosa nous éclaire sur sa vision de la religion : « Pour moi, le christianisme, le judaïsme, l'islam, mais aussi le bouddhisme et l'hindouisme, donnent une articulation à l'idée que « quelqu'un m'a donné le souffle de vie », « quelqu'un m'a appelé par mon nom ». Toutes développent l'idée d'être en relation avec une réalité ultime et la promesse d'y être connecté. C'est cette attitude qui m'intéresse ».

Puis, il complète : « la religion a à voir avec deux choses : l'une est la transcendance – il y a quelque chose au-delà de moi, qui me dépasse et qui a de la valeur –, l'autre est la transformation – je ne veux pas être seulement celui que je suis, j'ai l'espérance d'une transformation liée au fait d'être connecté avec cette réalité ultime. »<sup>60</sup> Enfin, il pose un lien entre religion et le monde [réel] : « Je considère la religion comme un mode d'existence. De mon point de vue, la religion engendre une manière d'être au monde ».

Cette « manière d'être au monde » ou cette « transformation » ne semble pas sous-entendre une visée téléologique dans le monde (ex : solidarité & justice sociale pour B. Karsenti), mais plutôt une manière d'être, de se comporter envers les autres, la nature, la société, parce que connecté avec une réalité ultime (un « au-delà » ?).

Quelle est cette « manière d'être au monde » ? une « manière d'être au monde très différente de notre manière ordinaire de nous y rapporter. .. est une façon d'écouter et de répondre » Pour Hartmut Rosa, la religion « est liée fondamentalement à l'ouverture, à l'écoute de quelqu'un ou d'une réalité que je ne peux clairement entendre, que je ne peux jamais être sûr de bien comprendre. ».

Pour lui, il y a une part de mystère, d'un au-delà de la raison, à propos « de quelqu'un ou d'une réalité » à propos de l'« au-delà » d'un croyant : « Le sociologue Bruno Latour disait : « Demander à un croyant ce qu'il croit, c'est déjà tuer la religion. » . C'est exactement ce que je pense »... ». Quand on me demande « Que croyez-vous vraiment ? », je ne peux en toute sincérité pas répondre. La religion est d'abord pour moi une question de connexion. ». « Je n'ai jamais pensé que croire en Dieu était quelque chose de l'ordre du raisonnable et du cognitif. Ce n'est pas à travers des raisons que l'on devient religieux ou croyant. Cela a bien plus à voir pour moi avec les émotions » « Ce que je veux dire, c'est que la religion vient bien plus du cœur que de l'esprit. ».

Pour saisir ce que « je ne peux clairement entendre » (quelqu'un ou une réalité, « quelque chose au-delà de moi »), ce qui n'est pas « de l'ordre du raisonnable et du cognitif », il faut, d'après H. Rosa, « une façon d'écouter et de répondre ».

Pour nommer et caractériser cette « façon d'écouter et de répondre », H. Rosa mobilise le concept de « résonance » et précise que « la religion ...est une forme de résonance ».

### Trois axes de résonance

Hartmut Rosa distingue « trois axes de résonance : la **résonance horizontale**, qui s'exprime dans l'intersubjectivité, la **résonance diagonale**, qui s'opère dans le rapport aux objets inanimés, et la **résonance verticale**, qui se manifeste dans la transcendance. En suivant la différenciation fonctionnelle de la société, chaque axe traverse plusieurs sphères sociales, lesquelles offrent chacune leurs propres promesses de résonance : la famille, l'amitié et la politique pour ce qui concerne l'axe horizontal, puis le travail, l'école, le sport et la consommation pour la résonance diagonale, et enfin la religion, la nature, l'art et l'histoire sur l'axe vertical. La réflexion devient dès lors sensiblement plus empirique, puisqu'il s'agit de déterminer les modes de résonance ou d'aliénation propres à chacune de ces sphères, lesquelles

60 [entretien au journal « La Croix »](#) du 27/09/23

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

*décrivent des ensembles bien concrets de pratiques, de normes et d'institutions<sup>61</sup> ».*

Cette résonance, « *c'est [donc] une « façon d'écouter et de répondre, plutôt que de conquérir et de dominer<sup>62</sup>, attitudes que développe habituellement notre modernité. Vous expérimentez une autre manière d'être dans le monde et d'être relié au monde* ».

Notons que ces trois axes de résonance ne considèrent que la relation entre chacun et (1-) « *la famille, l'amitié et la politique* », (2-) « *l'école, le sport et la consommation* » et (3-) « *la religion, la nature, l'art et l'histoire* ». La connexion ou résonance à un éventuel « au-delà » semble ne se faire que par le biais d'une religion et non, plus directement, par une spiritualité « religieuse »<sup>63</sup>.

Certes, d'après H. Rosa, « *La religion peut vraiment nous donner un accès à la résonance ... parce que.. elle est liée fondamentalement à l'ouverture, à l'écoute de quelqu'un ou d'une réalité que je ne peux clairement entendre, que je ne peux jamais être sûr de bien comprendre* » mais elle peut aussi donner accès à son contraire : « *elle peut aussi tuer la résonance. Pourquoi ?* » car, « *de l'autre côté, elle est productrice de réponses. Cet aspect me paraît lié à un désir d'auto-efficacité.* »<sup>64</sup>.

Pour H. Rosa, « *une réalité* » (qui peut-être une transcendance, un « au-delà » qui pour lui est Dieu<sup>65</sup>) que l'on ressent plus par les émotions que par la raison, « *réalité* » non clairement audible et difficilement compréhensible, doit pousser les humains à une certaine écoute et à la recherche de réponses, avec d'autres. Mais il reconnaît, et nous reconnaissons avec lui, que les mêmes raisons (audibilité, compréhension) peuvent pousser à désirer et à accepter des réponses de la part de la religion. Le « *désir d'auto-efficacité* » qu'il mentionne est à rapprocher de la puissance épistémique de la religion que nous analysons dans nos articles [trois spiritualités idéal-typiques : analyse spinoziste](#) et [Les prémisses élémentaires de la vie religieuse](#).

H. Rosa semble récuser toute réponse « religieuse » posée comme étant issue de Dieu (par exemple) : En effet, ces réponses religieuses sont faites par les « *autorités religieuses [qui] prétendent énoncer ce que Dieu dit, ce que Dieu veut et [qui] prennent la place de Dieu* ». Pour H. Rosa, cela est dangereux : « *Le danger apparaît donc quand les autorités religieuses prétendent énoncer ce que Dieu dit, ce que Dieu veut et prennent la place de Dieu. Cette attitude ferme la résonance. Non seulement elle ne favorise pas ce que j'appelle la « résonance verticale », entre moi et la réalité ultime, mais cela compromet aussi la résonance sociale, entre humains, parce que cela a des conséquences sur la vie commune, par exemple pour les femmes ou pour les personnes homosexuelles.* ».

Dans cette même phrase, il dénonce aussi la prétention des autorités religieuses à donner des réponses dans ce qui est pour lui du domaine de la « *résonance sociale* » ou « *horizontale* », à savoir ce qui concerne « *la famille, l'amitié et la politique* », par exemple à propos *des femmes et des personnes homosexuelles*.

61 Marc-Antoine Pencolé : article *Hartmut Rosa, Résonance. Une sociologie de la relation au monde* <https://doi.org/10.4000/lectures.29658>.)

62 Ou être dominé ! H. Rosa donne quelques exemples du quotidien : « *Mon diagnostic est que la société moderne développe une forme d'agressivité à l'égard du monde. Quand vous entrez dans un supermarché, vous vous dites : « Je dois acheter cela et cela, et trouver les meilleures offres. » Quand vous entrez dans votre bureau, vous pensez : « Je dois faire mon travail, me débrouiller avec les collègues, avec le chef... » Même quand vous rentrez chez vous, vous êtes dans une forme d'agressivité avec tout ce qu'il y a à faire : la cuisine, le nettoyage, la lessive et ainsi de suite* »

63 Voir notre article [trois spiritualités idéal-typiques : analyse spinoziste](#)

64 [entretien au journal « La Croix »](#) du 27/09/23

65 Remarque : Dans ce cas, c'est déjà une idée de la réalité perçue, une conception de celle-ci.

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

Néanmoins, l'approche de H. Rosa ne semble pas permettre de donner des réponses à la question suivante : Dans le cadre d'une « résonance verticale » Dieu écoute t'il et répond t'il ?.

Il semble même avoir quelques réserves sur le fait que la religion soit « *productrice de réponses* », selon bien des croyants. Lorsque H. Rosa dit que « *la religion ...est une forme de résonance* » à savoir « *une « façon d'écouter [le monde] et de répondre* », il semble que lorsqu'il s'agit du monde réel (nature et humain), une bonne résonance inclurait écoute et réponses produits d'un consensus (ex : à l'occasion d'une délibération habermassienne dans le cadre d'une résonance horizontale). Par contre, il semble plus difficile de donner un exemple de bonne résonance avec un « au-delà », car cette résonance serait plutôt affaire de sentiments et d'émotions<sup>66</sup> et non, explicitement, affaire d'« *écoute* » et de « *réponses* » de cet « au-delà », à savoir un Dieu pour bien des croyants.

Lorsqu'il dit « *la religion a à voir avec deux choses : l'une est la transcendance – il y a quelque chose au-delà de moi, qui me dépasse et qui a de la valeur –, l'autre est la transformation – je ne veux pas être seulement celui que je suis, j'ai l'espérance d'une transformation liée au fait d'être connecté avec cette réalité ultime* », il semble désirer conférer une transcendance forte aux processus d'écoute et de réponses, en liant ces processus à « *quelque chose au-delà de moi* », à une « *réalité ultime* ».

En mobilisant Habermas, nous proposons de relier cette « transcendance forte » à la « *transcendance immanente* »<sup>67</sup> de la délibération habermassienne du fait d'une forme religieuse de résonance, que désire et propose H. Rosa. Pour dire autrement, la *forme de résonance religieuse* transforme la « *transcendance immanente* » d'une *résonance horizontale et oblique* en une *transcendance forte* en la liant à quelque « *chose qui me dépasse et qui a de la valeur* » à une « *réalité ultime* ».

Poussée par la religion et sa forme de résonance, la démocratie peut alors être considérée comme procédant d'une transcendance forte.

### **Transcendance immanente et transcendance forte**

Jürgen Habermas utilise le concept de « transcendance immanente » pour discuter de la manière dont les sociétés modernes peuvent trouver un terrain d'entente moral et éthique sans recourir à des fondements religieux ou métaphysiques forts. Ce concept est souvent associé à son travail sur la rationalité communicationnelle et la démocratie délibérative.

Habermas aborde cette idée dans le contexte de la manière dont les sociétés pluralistes peuvent maintenir une cohésion sociale et un cadre normatif commun malgré la diversité des croyances et des valeurs. Il suggère que même en l'absence de transcendance forte, comme celle offerte par la religion, les individus peuvent s'accorder sur des normes et des valeurs à travers le dialogue rationnel et la communication.

Ce concept est particulièrement présent dans ses écrits sur la religion et la sphère publique, notamment dans des essais tels que « *La conscience morale et l'agir communicationnel* » et « *Entre naturalisme et religion* ». Dans ces travaux, Habermas explore comment les sociétés modernes peuvent naviguer entre la sécularisation et la diversité religieuse tout en maintenant un cadre éthique commun.

Considérer la démocratie, fondée sur une « *façon d'écouter et de répondre* », comme procédant d'une transcendance forte semble être une nécessité pour H. Rosa, eu égard aux conséquences d'une absence de résonance (surtout horizontale et oblique) dans la société contemporaine, dans le monde

66 « *Ce n'est pas à travers des raisons que l'on devient religieux ou croyant. Cela a bien plus à voir pour moi avec les émotions* »  
« *Ce que je veux dire, c'est que la religion vient bien plus du cœur que de l'esprit.* »

67 Ou « *transcendance faible* » ; d'après Muriel Ruol citant Habermas in *Revue Philosophique de Louvain*. Quatrième série, Tome 98, N°1, 2000.

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

réel (nature et humain).

Grégoire Catta<sup>68</sup> décrit quelques unes de ces conséquences, en citant Hartmut Rosa : « *Ce qui est au cœur de la crise écologique* », c'est « *le fait que, à considérer la nature comme une simple ressource, nous lui déniions son caractère de sphère de résonance* ».

La crise de la démocratie « *tient moins aux mauvais résultats de la politique démocratique ou à son incapacité à prendre suffisamment en compte les intérêts hétérogènes, qu'au fait qu'elle ne semble plus répondre aux citoyens et aux citoyennes* ».

« *Quant à la crise psychologique, elle « peut se lire elle aussi comme une aliénation fondamentale et constitutive » de la modernité tardive. « Aussi bien, la croissance fulgurante des cas de dépressions et de « burn out » « ne résulte pas en premier lieu d'une surcharge de travail, d'une trop grande vitesse d'exécution ou d'un excès d'exigences, mais d'un effondrement des axes de résonance essentiels aux sujets* ».

Remarquons que H. Rosa ne s'étend que peu sur les souffrances ou dommages constatés. Ce sont les causes de ces souffrances et dommages, à savoir, selon lui, le manque ou le défaut de résonance (i.e. défaut d'écoute et de réponses consensuelles) qui importe.

La citation suivante résume bien son analyse : « *The critical theory which I grew into by Axel Honneth, Rainer Forst, and others, were focusing much more on justice, and for them exploitation is the main problem with alienation as a kind of side problem. Once we've overcome exploitation, we can deal with the experiential side.*

*But for me it's the other way around. Exploitation is a very serious problem, or inequality and injustice, but I believe it's a consequence of a wrong form of being in the world and being with each other. Therefore, I think alienation is the core concept for a better world.* »<sup>69</sup>

Pour H. Rosa, ce qui est à combattre, c'est « *a wrong form of being in the world and being with each other.* », provoquant l'aliénation des gens et, en conséquence, leur exploitation, les injustices, etc.. ( la liste est loin d'être exhaustive). Pour corriger cette aliénation, et pouvoir ainsi combattre toute domination, il prône une finalité procédurale, la démocratie, fondée sur les résonances qu'il décrit et qui, selon lui, ne peuvent être transcendées que par la religion.

Toutefois, de nombreuses objections peuvent être faites et conduisent à se demander si la démocratie peut vraiment compter sur la religion . Nous en esquissons quelques unes.

La résonance que H. Rosa prône semble devoir être l'affaire de chacun, de tout humain. Néanmoins, comme le note Grégoire Catta<sup>70</sup>, « *le cadre général de réflexion de Rosa est souvent celui des classes moyennes supérieures occidentales. Lui-même le reconnaît : ailleurs dans le monde et dans d'autres milieux socioculturels, les axes et sphères de résonances significatifs sont probablement autres que ceux qu'il analyse.* ».

En effet, la résonance que prône H. Rosa est une réponse possible à des questionnements de notre catégorie « *énoncés moraux* ». Ces questionnements sont certes légitimes, mais, pour bien des gens, les questionnements des catégories « *nécessités de la nature* », « *appartenance* », « *droits fondamentaux* » et « *sacrés* » le sont au moins autant, sinon bien plus.<sup>71</sup>

De plus, la finalité à laquelle conduit cette résonance (notamment « *horizontale* » et « *oblique* ») est une finalité procédurale qui exige l'implication de tous, sans distinction de positions sociales.

68 Grégoire Catta, fiche de lecture parue dans REVUE PROJET - N° 367 - DÉCEMBRE 2018

69 Carl Cassegård, Karl Malmqvist & Christian Ståhl [Toward a resonant society An interview with Hartmut Rosa](#)

70 Grégoire Catta, fiche de lecture parue dans REVUE PROJET - N° 367 - DÉCEMBRE 2018

71 Voir notre article [trois spiritualités idéal-typiques : analyse spinoziste](#)

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

D'une part, l'exigence morale est très forte (et même un peu culpabilisante) et, d'autre part, cette exigence semble ignorer les causes structurelles de dominations aliénantes : Ainsi, notamment dans nos sociétés occidentales, cette finalité procédurale n'est possible à mettre en œuvre que dans les limites d'exercice du pouvoir politique. Ce pouvoir est des plus limité dans la sphère économique et financière, dans laquelle les énoncés moraux, quels qu'ils soient, ne font pas le poids en face des droits fondamentaux issus de la propriété des moyens de production<sup>72</sup>. Que le fonctionnement de la sphère économique et financière soit la cause de bien des inégalités, injustices et maux de nos sociétés (ex : « burn-out » cité par H. Rosa) est pourtant un fait peu contestable.

Il n'est pas sûr que la transcendance forte d'une résonance « religieuse » soit en mesure de surmonter les objections et obstacles que nous avons esquissés, d'autant que cette transcendance n'est pas relative à des énoncés finalistes et rassembleurs comme « solidarité » et « justice sociale », mais, in fine, sur des procédures de décision ne préjugant pas de finalités plus désirables que d'autres.

Certes, la résonance que préconise H. Rosa conduit « logiquement » à être inspiré et à respecter des énoncés moraux de solidarité et justice sociale : la délibération habermassienne est considérée comme émancipatrice et non aliénante, et les décisions par consensus (dont « *par recoupement* ») favorisent la justice sociale selon Leibniz<sup>73</sup> : personne ne peut se plaindre d'une décision commune, consensuelle.

Plus fondamentalement, la « *résonance* » suppose le souci de l'autre.

Mais les *résonances horizontales et obliques*, avec leurs capacités d'écoute et de réponses sont elles possibles avec des visions du monde très différentes ? En particulier lorsque les énoncés « nécessités de la nature » et « appartenance » sont très différents, voir antagonistes. Nous revenons là au *débat sur la justice politique* (DJP) entre Rawls et Habermas.

Enfin, même H. Rosa ne peut que constater que, bien souvent, la religion « *peut aussi tuer la résonance. Pourquoi ?* » car, « *de l'autre côté, elle est productrice de réponses.* »<sup>74</sup>. Ces réponses, données avec la puissance épistémique de la religion s'appuyant sur un « au-delà », dont celles directement inspirées par des énoncés moraux, sont, au moins, aussi convaincantes et désirées que celles à propos de la résonance désirée par H. Rosa.

## Evolution des religions : scénarios plausibles et domination

En nous appuyant sur nos articles *trois spiritualités idéal-typiques : analyse spinoziste* et *Les prémisses élémentaires de la vie religieuse*, nous proposons un référentiel en quatre points dans lequel nous esquissons des évolutions possibles depuis les religions totémiques premières (« primitives ») jusqu'aux religions actuelles et suggérons des causes à ces évolutions :

(1-) Sur un sujet donné, trois spiritualités idéal-typiques possibles : « scientifique-pragmatique », « religieuse », « artistique »,

(2-) Les catégories de ces sujets, questionnements et réponses, peuvent être « existentiels », « nécessités de la nature et de sa nature », « appartenance », « droits fondamentaux », « sacrés », « énoncés moraux »,

---

72 Voir tous nos articles de la rubrique [Analyse du capitalisme actuel au prisme des moyens de production](#) de notre carnet de recherche [L'économie au prisme des moyens de production](#)

73 Justice de Leibniz (*Méditation sur la notion commune de justice*, 1702): « [...] la justice est une volonté constante de faire en sorte que personne n'ait raison de se plaindre de nous. »,

74 [entretien au journal « La Croix »](#) du 27/09/23

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

(3-) une spiritualité « religieuse » et une religion se caractérisent par (a-) le recours à un « au-delà » plus ou moins conceptualisé<sup>75</sup> à propos de ces sujets, (b-) des choses et des idées « sacrées » (obligations, objets, rites, énoncés, etc.) donnant de l'autorité à cet « au-delà »,

(4-) Cet « au-delà » est susceptible d'intervenir dans le monde réel, naturel et humain et/ou d'être sollicité pour qu'il y intervienne (ex : en paroles plus ou moins performatives et impératives ou comminatoires, en acte, en donnant de « l'énergie », prière de demande et intercession puis ex voto, sacrifices et offrandes, etc.)

Une condition nécessaire pour qu'une religion et toute évolution de celle-ci soient partagées et pérennes est qu'elles satisfassent suffisamment, sur un sujet donné, le désir de chacun (personne physique ou morale) de compréhension et de cohérence, intrinsèque<sup>76</sup> et entre les trois spiritualités, notamment entre spiritualité « scientifique-pragmatique » et spiritualité « religieuse ».

### **Des religions totémiques et polythéistes aux religions monothéistes ?**

Nous retenons trois religions idéal-typiques (totémique, polythéiste et monothéiste) et le référentiel présenté en avant-propos de ce chapitre pour considérer les évolutions des religions entre ces trois idéaux-types.

En reprenant les quatre points de ce référentiel, nous proposons quatre exemples d'évolutions plausibles, respectant la condition nécessaire présentée en avant-propos (compréhension, cohérence y compris avec les autres spiritualités).

1-) *Sur un sujet donné, trois spiritualités idéal-typiques possibles : « scientifique-pragmatique », « religieuse », « artistique »,*

Une majorité de gens éprouve un désir de cohérence entre une nouvelle explication scientifique d'un phénomène et une évocation ou explication de celui-ci mobilisant un « au-delà » susceptible d'être miraculeux. En général, cette majorité prend en compte la nouvelle explication scientifique et le pouvoir miraculeux d'un « au-delà » est minimisé ou remis en question.<sup>77</sup> Moins de superstitions, de miracles, etc..

(2-) *Les catégories de ces sujets, questionnements et réponses, peuvent être « existentiels », « nécessités de la nature et de sa nature », « appartenance », « droits fondamentaux », « sacrés », « énoncés moraux »,*

La tendance lourde de l'évolution des religions, depuis le totémisme jusqu'à nos jours, à propos des discours portés par les deux spiritualités idéal-typiques « scientifique-pragmatique » et « religieuse » peut être résumée ainsi : sur des sujets « nécessités de la nature » les spiritualités « religieuses » produisent de moins en moins de discours, d'explications, de prédictions et de préconisations considérés comme crédibles, et les spiritualités « scientifique-pragmatiques » de plus en plus<sup>78</sup>. Ex : autrefois l'astronomie était l'objet de discours de spiritualités religieuses, puis est devenue surtout l'objet d'une spiritualité « scientifique-pragmatique »<sup>79</sup>.

75 Ex : Dieu, Esprits des ancêtres, vies antérieures ou futures, réincarnation, etc..

76 Voir *thèse (2-b)* et article *trois spiritualités idéal-typiques : analyse spinoziste* dont les axiomes 3 à 5 de E1 de Spinoza

77 De nos jours, le pouvoir ecclésial est très rigoureux quant à la reconnaissance de « miracles ». A contrario, certaines confessions persistent à adhérer aux thèses créationnistes et à dénigrer la théorie darwinienne de l'évolution.

78 Quelques exceptions, ex : le sexe, l'orientation sexuelle et la reproduction humaine, compte tenu de leur prise en compte dans les discours « appartenance » produits par le religieux. L'homosexualité peut être considérée comme une maladie ou un crime.

79 Ex : *Discours sur la comète (1662)* de Cyrano de Bergerac : « *Les comètes ne sont point, comme l'on croit, des prodiges envoyés pour prédire aux hommes des malheurs publics ; ce sont des corps naturels, errants dans les cieux, dont la cause et les effets doivent être recherchés par la raison et non par la peur.* ». Notons que cet ouvrage est aussi inspiré par une spiritualité artistique, car, fidèle à son style, Cyrano de Bergerac mélange sérieux scientifique et fantaisie littéraire, imaginant des hypothèses originales sur la formation et la trajectoire des comètes.

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

Au moins en Occident, les sujets et interrogations « existentiels » semblent être déterminants pour expliquer le regain du religieux, et ce, pour toutes sortes de raisons relatives au fonctionnement de nos sociétés (dont vis à vis de la Nature). Par contre, dans des sociétés et des communautés dans lesquelles la religion est très prégnante, les réponses aux questions « existentielles » existent d'emblée, ainsi que, bien souvent, les réponses aux questions relatives à l'appartenance<sup>80</sup>.

Deux des ouvrages analysés (*La place de Dieu, Religion et politique chez les modernes* de B. Karsenti et *Pourquoi la démocratie a besoin de la religion* de Hartmut Rosa) militent pour une religion ayant le souci des droits fondamentaux et des énoncés moraux, jusqu'à désirer les sacrifier afin que ces énoncés semblent procéder d'une transcendance forte. Toutefois, les mouvances identitaires et souverainistes actuelles désireraient plutôt sacrifier des énoncés relatifs à l'appartenance, dont la pureté de celle-ci. Il est donc bien difficile de prévoir une évolution plausible des évolutions socio-politiques que pousseraient les religions ou ceux qui les instrumentalisent.

Rappelons que, pour nous, les énoncés, y compris « religieux », relatifs aux « nécessités de la nature » et à l'appartenance, quels qu'ils soient, ont plus de poids que les énoncés, y compris « religieux », relatifs aux droits fondamentaux et que les énoncés moraux, quels qu'ils soient ([thèse \(5-\)](#)).

(3-) *une spiritualité « religieuse » et une religion se caractérisent par (a-) le recours à un « au-delà » plus ou moins conceptualisé à propos de ces sujets, (b-) des choses (obligations, objets, rites, énoncés, etc.) « sacrées » donnant de l'autorité à cet « au-delà »*,

a-) Thomas Römer, dans *L'invention de Dieu*<sup>81</sup>, décrit un scénario fort plausible d'évolution d'un concept de « au delà » partant d'un polythéisme (avec des dieux plutôt thématiques, ex : dieu de la guerre (Yahvé (?), dieu de ????) pour aboutir au monothéisme actuel des religions du livre. Il en décrit les étapes<sup>82</sup> et ce qui a poussé à ces évolutions plutôt qu'à d'autres<sup>83</sup>.

Le désir d'universalisme, d'un « au delà » facilement saisissable et *incarnable*, a probablement poussé ces évolutions, mais aurait pu pousser d'autres évolutions.

C'est peut-être ce même désir, ainsi que le constat de plus en plus partagé que la nature peut être décrite et comprise en posant des lois sans référence à un « au delà » très accroché à des réalités « naturelles » spécifiques d'une région<sup>84</sup>, qui a pu pousser à des évolutions de « religions totémiques », très locales, à des « religions polythéistes »<sup>85</sup>, agrégeant des divinités des diverses contrées conquises.

(b-) Nous posons que le désir d'incarnation d'un « au delà », incarnation désirée être partagée

80 Ex : à propos de la famille, de la communauté.

81 Seuil, paru le 27/03/2014

82 (1-) Le Polythéisme Initial, (2-) La Centralisation du Culte, (3-) L'Exil à Babylone, (4-) La Rédaction des Textes Bibliques

83 (1-) dieux thématiques fortement influencés par les religions des peuples voisins, (2-) centralisation du roi Josias au VIIe siècle avant notre ère, qui a tenté de purifier le culte en éliminant les autres divinités et en centralisant le culte à Jérusalem (poussé par des motivations au moins autant politiques que religieuses), (3-) Privés de leur temple et de leur terre, les Israélites ont dû repenser leur identité religieuse. C'est durant cette période que le monothéisme strict a commencé à se cristalliser, avec une insistance sur l'unicité de Yahvé et la rédaction de textes qui affirment cette unicité. (hypothèse : poussés par des désirs de réponses existentielles et de cohérence), (4-) Les rédacteurs ont souvent intégré des éléments de traditions plus anciennes tout en les adaptant aux besoins théologiques et politiques de leur époque.

84 Ex : esprits, animal ou plante totem, etc...Toutefois, selon Durkheim dans les FEVR : « *le totémisme est la religion, non de tels animaux, ou de tels hommes, ou de telles images, mais d'une sorte de force anonyme et impersonnelle, qui se retrouve dans chacun de ces êtres, sans pourtant se confondre avec aucun d'eux.* ». la référence à un animal ne sert donc qu'à incarner cet « au delà » « *force anonyme et impersonnelle* ». Cette incarnation peut donc évoluer ... si cette évolution ne compromet pas une appartenance et/ou un imperium.

85 Notons que certains dieux sont représentés avec des têtes d'animaux.

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

par une communauté<sup>86</sup>, est prépondérant dans toute évolution d'une religion quant aux choses à considérer comme « sacrées »<sup>87</sup> (objets, rites, énoncés, etc.). Un défaut ou un manque ou une interdiction d'incarnation dans un registre (ex : image) peut être compensé par plus d'incarnations sacrées dans d'autres registres (ex : livres sacrés, rites sacrés<sup>88</sup>, etc...). Outre le désir d'incarnation, le désir d'appartenance<sup>89</sup> fondée sur des incarnations sacrées, poussent à perpétuer ces choses sacrées en oubliant même ce qui les ont motivées<sup>90</sup>.

Dans le paragraphe suivant, *Actualités des trois religions idéal-typiques (totémique, polythéiste et monothéiste)*, nous présentons des exemples de caractéristiques « totémiques » et « polythéistes » dans les religions « monothéistes » actuelles.

(4-) *Cet « au-delà » est susceptible d'intervenir dans le monde réel, naturel et humain et/ou d'être sollicité pour qu'il y intervienne (ex : en paroles plus ou moins performatives et impératives ou comminatoires, en acte, en donnant de « l'énergie », prière de demande et intercession puis ex voto, etc.)*

Le constat de plus en plus partagé que la nature peut être décrite et comprise en posant des lois sans référence à un « au delà » ne permet plus aux religions de fonder leurs discours sur l'intervention permanente, et même exceptionnelle, de cet « au delà » dans nos vies. Néanmoins, cet « au delà » est sollicité et intervient de deux façons dans bien des religions : (1-) il peut intervenir à la demande d'humains ou selon son propre bon vouloir<sup>91</sup>, (2-) on peut toujours lui attribuer bien des énoncés à respecter, dont (a-) des énoncés de principes récusant des nécessités de la nature et de sa nature<sup>92</sup>, (b-) des énoncés fondant des appartenances<sup>93</sup>. Les évolutions des religions relatives à ce point (4-) sont plutôt aléatoires et non probabilisables et dépendent uniquement des évolutions des sociétés, et de ceux qui ont le plus de pouvoirs dans celles-ci, et des affects provoqués par celles-ci, en particulier si, même à propos des sujets « nécessités de la nature »<sup>94</sup>, les spiritualités « religieuses » prennent le pas sur les spiritualités « scientifiques-pragmatiques »<sup>95</sup>, par exemple façon « fake-news ».

Plus fondamentalement, quant aux évolutions plausibles des religions, nous ne pouvons que rappeler deux des prémisses principales de cet article :

(1-) L'une rappelée dans le chapitre *Prémisses de l'analyse* de cet article et issues de l'article [Les prémisses élémentaires de la vie religieuse](#)

---

86 Ou même une « société », comme précisé dans les FEVR.

87 La « sacralité » est un très bon moyen de rendre indiscutable une incarnation d'un « au delà », quelle que soit cette incarnation (rite, image, énoncé, etc.), car une incarnation d'un « au delà » ne peut être qu'une idée posée en soi, non démontrable, donc intrinsèquement fragile, sauf à la sacraliser. Rappel : des objets, autres que relatifs à un « au delà », peuvent être sacrés, ex : le drapeau d'un État-nation : le profaner est un délit. « Sacraliser » quelque chose est un acte d'autorité impérieuse !

88 la religion musulmane récusé toute incarnation d'Allah, leur « au-delà ». Ce défaut d'incarnation est compensé par l'importance primordiale des cultes et rites, notamment les cinq piliers sacrés (« farâ'id ») de l'Islam (*la Shahada (Profession de foi), la Salat (La prière), la Zakat (L'aumône), le Sawm (Le jeûne du Ramadan), le Hajj (Le pèlerinage à La Mecque)*). Certains voudraient même y ajouter un sixième pilier : le port du voile.

89 En corollaire, appartenance associée à la puissance d'une multitude et à l'impérium désiré qu'elle permet de la part de membres de la communauté plus puissants que d'autres.

90 Ex : des aliments autorisés ou strictement interdits sans raisons « scientifiques ».

91 Ex : intercession puis ex-voto, « Inch'Allah », mais aussi « aide toi et le ciel t'aidera » (ex. d'un hadith : « *Un homme demanda au Prophète Muhammad .. : « Dois-je attacher ma chamelle ou avoir confiance en Dieu ? » Le Prophète répondit : « Attache-la d'abord, puis place ta confiance en Dieu. »* (pour At-Tirmidhi dans ses Sunan, hadith n°2517).

92 Ex : concernant la procréation et l'orientation sexuelle. Voir notre article [scientificité des recherches à propos du genre et idéologie militante de leurs détracteurs](#)

93 Ex : structure familiale patriarcale

94 Voir notre article [Prémisses fondamentales pour toute SHS](#) définissant ce qui est « nécessités de la nature ». Les faits avérés sont des nécessités de la nature.

95 Voir notre article [trois spiritualités idéal-typiques : analyse spinoziste](#)

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

(a-) Tous les questionnements, par tout humain, des catégories que nous avons considérées (existentiel, nécessités de la nature dont la sienne, appartenance, sacré, droits fondamentaux et énoncés moraux) sont « déjà là » avec toutes sortes de réponses possibles.

(b-) Le recours à un « au-delà », le plus souvent transcendant, apporte aux réponses à ces questionnements une grande puissance épistémique en remplaçant l'alternative « vrai ou faux » par « vrai ou indécidable »,

(2-) L'autre posée dans notre article [trois spiritualités idéal-typiques : analyse spinoziste](#) au regard des 7 axiomes de E1 de Spinoza :

Toute spiritualité « religieuse » et donc toute religion est fondée principalement sur des idées posées en soi, dont celles à propos d'un « au delà ». Ces idées posées en soi sont poussées par des affects, affects de toutes sortes provoqués par des affections, des questionnements et des idées, « déjà là », des catégories *existentiel, nécessités de la nature, appartenance, droits fondamentaux et énoncés moraux*.

Il n'y a donc aucune raison pour qu'une religion évolue inmanquablement d'une certaine manière ou d'une autre, car elle ne procède que de l'humain, de personnes physiques ou morales.

Toutefois, l'importance et la pérennité des rites est une caractéristique de la plupart des religions.

Que peut on dire d'une religion dont les causes premières (*ces causes, que sont les préoccupations humaines premières, ont poussé à qualifier de « sacré » ses cultes et/ou ses rites*) sont oubliées ou sujets à discussion, ou remplacées par d'autres pour toutes sortes de « raisons »? Les réponses possibles sont différentes selon les désirs du croyant que nous résumons à trois idéal-types : (1-) Le culte ou le rite se suffit à lui-même car sa raison d'être est d'affirmer une appartenance à une communauté, à faire société, (2-) Le culte ou le rite a une signification à laquelle on tient, cette significations étant explicitée par des énoncés, par un phénomène et/ou des faits à commémorer, (3-) Ce culte et/ou ce rite est dicté par un « au-delà » à qui l'on prête toutes sortes de « raisons »<sup>96</sup>.

Dans le dernier chapitre (*Quelle religion nécessaire et souhaitée par les dominants et les dominés*), et au regard du paragraphe suivant (*Actualités des trois religions idéal-typiques (totémique, polythéiste et monothéiste)*), nous proposons quelques éléments de réponse à la question « Quelle religion nécessaire et souhaitée par les dominants et les dominés »

### **Actualité des trois religions idéal-typiques (totémique, polythéiste et monothéiste)**

Dans le paragraphe *Quels énoncés élémentaires associés aux cultes et aux rites ?* à propos des religions totémiques, nous constatons que les figures de l'« au delà » retenues (totems, esprits, animaux et plantes) étaient rattachées à des préoccupations « déjà là ». Il en est de même pour les religions polythéistes. Chaque panthéon d'une religion polythéiste regorge de divinités spécialisées dans des domaines très variés, reflétant la diversité des préoccupations humaines et de la nature « déjà là ». Nous en citons quelques unes, avec, en notes de bas de page, leurs divinités spécifiques :

---

<sup>96</sup> Ex : « vous ferez ceci en mémoire de moi » (prononcé lors d'une eucharistie catholique).

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

**Hindouisme (présent et passé)<sup>97</sup>, Rome antique<sup>98</sup>, Égypte antique<sup>99</sup>, Nordique (Vikings)<sup>100</sup>, Israël et Palestine jusque sous le règne du roi Josias (VIIe siècle av. J.-C.)<sup>101</sup>.**

Au regard de tous ces dieux, si proches des préoccupations majoritaires humaines et de la nature, il est difficile d'expliquer l'émergence et la domination des religions monothéistes, sauf à prendre en compte des questionnements et des réponses « déjà là » mobilisées par des minorités puissantes. C'est l'objet du paragraphe suivant *Quelle religion nécessaire et souhaitée par les dominants et les dominés ?* que de proposer quelques éléments d'explication.

Toutefois, nous ne pouvons que souligner que, même dans les religions monothéistes, il y a des croyances et des cultes qui rappellent fortement des religions polythéistes, et même totémiques.

### **Dans les religions chrétiennes :**

La sainte Trinité<sup>102</sup> montre bien l'effort d'incarnation de l'« au delà » de la religions chrétienne, effort bien résumé dans le « Credo de Nicée-Constantinople », commençant par :

*« Je crois en un seul Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre, de l'univers visible et invisible. ».*

Malgré l'usage du mot « père » pour le nommer, ce Dieu créateur n'est guère incarné, d'où, d'après Saint Jean, une des raisons de la venue de son fils : *« Dieu, personne ne l'a jamais vu ; le Dieu Fils unique, qui est dans le sein du Père, est celui qui l'a fait connaître. »* (Jean 1,18, Bible de Jérusalem). Ce que reprend le « Credo » avec une distinction subtile entre *engendré* et *créé* :

*« Je crois en un seul Seigneur, Jésus-Christ, ... le Fils unique de Dieu,...engendré, non pas créé.. Pour nous les hommes, et pour notre salut,....il s'est fait homme. »*

Un Dieu qui s'est fait homme parmi les hommes pour les sauver est une incarnation de l'« au delà » qui ne peut que susciter l'adhésion !. Néanmoins, cette incarnation n'a pas été décrétée sans une longue controverse, aux conséquences aussi bien religieuses que politiques<sup>103</sup>.

Une fois le Christ ressuscité remonté au Ciel, un autre incarnation prend le relais, celle de l'Esprit Saint<sup>104</sup> :

*« Je crois en l'Esprit Saint, ....il procède du Père et du Fils .... il a parlé par les prophètes ».* L'Esprit Saint est très proche de ce qui est nommé « conscience » ou « voix intérieure » qui nous parle, comme elle a parlé aux prophètes. C'est une incarnation très parlante !

97 Lakshmi (déesse de la richesse et de la prospérité), Sarasvati (déesse de la connaissance, de la musique et des arts), Ganesh (dieu du savoir, des commencements et de la suppression des obstacles), Agni (dieu du feu), Indra (dieu de la foudre et roi des dieux), Kali (déesse de la destruction et de la transformation), Varuna (dieu des océans et de l'ordre cosmique), Surya (dieu du soleil).

98 Mars (dieu de la guerre), Vénus (déesse de l'amour et de la beauté (équivalent d'Aphrodite), Mercure (dieu du commerce, des voyageurs et des voleurs (équivalent d'Hermès), Cérès (déesse de l'agriculture (équivalent de Déméter)).

99 Rê (Râ) (dieu du soleil), Osiris (dieu des morts et de la résurrection), Isis (déesse de la magie et de la maternité), Anubis (dieu de l'embaumement et des funérailles), Bastet (déesse de la maison, des chats et de la protection)

100 Thor (dieu du tonnerre et de la guerre), Freyja (déesse de l'amour, de la fertilité et de la beauté), Odin (dieu de la sagesse, de la guerre et de la mort), Loki (dieu de la ruse et de la malice)

101 ÉI (Grand dieu du panthéon cananéen, « Père des dieux ». Le nom « Israël » lui-même signifie « Que Dieu (ÉI) lutte »), Baal (Dieu de la fertilité, de la pluie et de l'orage), Astarté (Ashtart, Ishtar) (Déesse de la fertilité, de l'amour et de la guerre), Ashéra (Déesse-mère, parfois vue comme la « compagne » de Yahvé), Dagon (dieu associé à l'agriculture), Molek (Moloch) (sacrifices d'enfants), Kemosh (Dieu national des Moabites), **Yahvé** (dieu de la guerre, « l'Éternel des Armées »)

102 Unique Dieu en trois personnes, chacune pleinement Dieu, mais avec des fonctions distinctes : 1- Dieu le Père Créateur, 2- Dieu le Fils (Jésus-Christ) Sauveur, 3- Dieu le Saint-Esprit Inspirateur, Consolateur.

103 Le Concile de Nicée (325, ordonné par l'empereur Constantin pour mettre fin aux divisions qui menaçaient l'unité de l'Église et de l'Empire) a tranché le débat sur la divinité du Christ en affirmant qu'il est « Fils de Dieu » au sens fort, c'est-à-dire Dieu lui-même, de même nature que le Père, contre la position d'Arius qui voyait le Fils comme inférieur au Père (car n'existant pas avant d'être « engendré », alors que Dieu, lui, est éternel, sans début et sans fin.).

104 Jean 14, 16-17 : *« Et moi [Christ], je prierai le Père, et il vous donnera un autre Défenseur qui sera pour toujours avec vous : l'Esprit de vérité, ... vous, vous le connaissez, car il demeure auprès de vous, et il sera en vous. »*

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

De fait, bien des rites chrétiens (gestes, sacrements) le sont « *au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit* » en énumérant les trois incarnations divines d'une seule divinité.

La Sainte Trinité n'est pas la seule entorse au monothéisme ou, du moins, à un « au delà » qui se limiterait à un Dieu unique. En effet, dans la tradition catholique, surtout populaire, de nombreux saints, « patrons » de professions et vénérés<sup>105</sup>, sont des incarnations d'un « au delà » beaucoup plus directement liées aux préoccupations humaines, à l'instar des religions polythéistes et totémiques.

**Par contre, l'Islam** est très strict sur le respect du monothéisme. Ainsi, récuse t'il absolument le concept chrétien de la Trinité<sup>106</sup>. Seul Allah est prié et vénéré, même pas Mahomet<sup>107</sup>.

Les musulmans mobilisent Allah et Mohamed qui a directement reçu d'Allah l'intégralité du Coran par l'entremise de l'ange Gabriel<sup>108</sup>. Le coran est donc une solide incarnation, sacrée.

**De même, dans le judaïsme**, seul Dieu (YHWH, l'Éternel) est prié et adoré. Les juifs ne prient ni Moïse, ni Abraham, ni aucun prophète ou personnage biblique. Comme l'Islam, le judaïsme insiste beaucoup sur l'unicité de Dieu (monothéisme strict).

En outre, le christianisme et les grandes religions actuelles intègrent des animaux symboles<sup>109</sup> et acceptent ou tolèrent des protections et des rites rappelant les religions totémiques, par exemple l'Islam<sup>110</sup>, l'Hindouisme<sup>111</sup>, le Bouddhisme<sup>112,113</sup>.

Enfin, en Afrique, Amériques et Océanie, les religions traditionnelles totémiques ont parfois fusionné avec le christianisme ou l'islam, donnant naissance à des formes syncrétiques où des

---

105 Saint Antoine de Padoue: patron des boulangers, des voyageurs et des objets perdus., Saint Luc : patron des médecins et des artistes peintres., Saint Joseph : patron des charpentiers et des travailleurs. Sainte Cécile : patronne des musiciens. Saint Fiacre : patron des jardiniers. Saint Éloi : patron des orfèvres, des maréchaux-ferrants et des mécaniciens. Saint Yves, patron des avocats et des juges. Saint Roch : patron des médecins, des chirurgiens et des pestiférés. Sainte Barbe : patronne des pompiers, des mineurs et des artificiers. Sainte Rita : patronne des causes désespérées. Sainte Anne : patronne des mères et des femmes enceintes. Saint Blaise : patron des maladies de la gorge. Saint François d'Assise : patron des animaux et de l'écologie. Saint Antoine l'Ermite: patron des animaux domestiques.

106 Voir le « credo » de l'Islam (« J'atteste qu'il n'y a pas d'autre dieu que Dieu (Allah) ») et certaines sourates : S 4, V 171 (« *Le Messie Jésus .. n'est qu'un Messager de Dieu. Dieu n'est qu'un Dieu unique. Gloire à Lui ! Il n'a pas de fils...* ») ; Le verset S 5, V 116 met en scène un dialogue où Dieu demande à Jésus s'il a dit aux gens de le prendre, lui et sa mère, comme deux divinités en dehors de Dieu. Jésus répond qu'il ne l'a jamais dit.

107 Dans la religion catholique, les croyants prient beaucoup d'entités (Dieu, le Christ, le saint Esprit, la vierge Marie, les saints, etc.). Dans l'islam, seul Allah est prié, adoré et vénéré. C'est un principe fondamental appelé le tawhid (unicité de Dieu). Il est interdit en islam de prier ou de vénérer quiconque à part Allah, que ce soit des anges, des prophètes, ou des saints.

108 Le coran « *est une révélation du Seigneur de l'univers* » (Sourate 26, verset 192). le Coran n'est pas une création humaine : il est la parole incréée de Dieu, transmise en arabe à l'humanité.

109 Poisson (Ichthus) : Symbole des premiers chrétiens. Agneau : Symbole du Christ. Colombe : Symbole du Saint-Esprit.

110 Main de Fatima (Khamasa) (Amulette en forme de main, portée pour se protéger du mal. Ce n'est pas un totem animal, mais c'est un objet protecteur qui joue un rôle similaire dans la vie quotidienne.) ; Animaux dans le Coran (Certains animaux sont respectés pour leur rôle dans les récits sacrés (ex : la vache dans la sourate Al-Baqara)) ; Symboles végétaux (L'olivier, le palmier, la grenade sont des symboles de bénédiction et de paix.)

111 Ganesh (éléphant) : Dieu à tête d'éléphant, vénéré comme protecteur ; Hanuman (singe) : Dieu singe, symbole de force, de dévotion et de courage ; Vache sacrée : Animal vénéré, symbole de la vie et de la terre nourricière ; Naga (serpent) : protecteur des eaux et des foyers ; Montures (vahanas) des dieux : Chaque divinité a un animal associé (ex : le paon pour Kartikeya, le tigre pour Durga, le rat pour Ganesh).

112 Lion : Symbole de la force de l'enseignement du Bouddha ; Cerf : Symbolise le premier sermon du Bouddha dans le parc aux daims ; Objets protecteurs : Amulettes, bracelets, statuettes, souvent bénis par des moines pour protection.

113 Le bouddhisme est une spiritualité « religieuse » commune, sans un Dieu, mais avec des réincarnations. Toutefois, dans tous les pays dans lequel il est implanté, le bouddhisme accepte de cohabiter, y compris dans ses temples avec les divinités et esprits locaux répondant aux principales préoccupations humaines (fertilité, récoltes, guerre, santé), ex : En Chine (Guanyin (观音), Dizang, Amitābha, Mazu, Caishen, Tudi Gong), au Japon (Kannon (観音), Hachiman, Inari, Daikokuten, Bishamonten), en Mongolie et Tibet (Mahākāla, Palden Lhamo, Yamāntaka, divinités locales du Bön), en Thaïlande (Phra Phrom (Brahmā), Indra, Ganesh, esprits *phi*). En résumé, le salut spirituel (nirvāna, renaissance favorable) relève du Bouddha et des bodhisattvas, tandis que les besoins concrets (récoltes, santé, prospérité, protection) sont confiés aux dieux/esprits. Ceci nous confirme qu'il y a nécessité, besoin, de croyances en des êtres de l'au delà en mesure de prendre en compte les énoncés fondamentaux fondant la vie réelle, celle de tous les jours, avec toutes ses difficultés et ses mystères.

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

animaux ou objets naturels restent vénérés comme protecteurs.

Remarquons que ces « variantes polythéistes et totémiques » dans les religions monothéistes sont surtout appropriées par les dominés et souvent juste tolérées, souvent réprouvées et méprisées par les dominants dans celles-ci (pouvoirs temporels politiques, clercs, théologiens, etc.). Dans le paragraphe suivant *Quelle religion nécessaire et souhaitée par les dominants et les dominés ?* nous suggérons une explication politique et sociale des grandes évolutions des religions depuis les religions totémiques jusqu'aux religions monothéistes, en passant par des religions polythéistes<sup>114</sup>.

Rappelons que l'incarnation d'un « au delà » par les cultes et les rites semblent d'autant plus important dans une religion que l'incarnation par les concepts, dont les images, est limitée, ex : les 5 piliers de l'Islam. Voir le point (3-b-) du paragraphe *Des religions totémiques et polythéistes aux monothéistes ?*

### **Quelle religion nécessaire et souhaitée par les dominants et les dominés ?**

Nous considérons cette question opportune dans la mesure où :

(a-) Tous les questionnements, par tout humain, des catégories que nous avons considérées (existentiel, nécessités de la nature dont la sienne, appartenance, sacré, droits fondamentaux et énoncés moraux) sont « déjà là » avec toutes sortes de réponses possibles.

(b-) Le recours à un « au-delà », le plus souvent transcendant, apporte aux réponses à ces questionnements une grande puissance épistémique en remplaçant l'alternative « vrai ou faux » par « vrai ou indécidable ».

Pour être partagé par toute une société ou une communauté, le recours à un « au-delà » doit être majoritaire ou dominant. Le plus souvent, les questionnements posés et leurs réponses souhaitées sont l'affaire des dominants. Ces dominants, ou qui désirent l'être, recourent donc volontiers à un « au delà » pour imposer leurs questions « déjà là » et leurs réponses qu'ils désirent être performatives.

Ainsi, un chef de clan mobilise le totem du clan pour assurer son pouvoir sur le clan. S'il veut dominer plusieurs clans, il devra faire en sorte de faire adopter un totem unique à des clans plus ou moins centralisés et regroupés sous sa houlette. De même, d'après T. Römer<sup>115</sup>, un roi comme Josias a encouragé la sélection d'un Dieu principal puis unique, Yahvé, en éliminant les autres, en incitant à des réformes religieuses et en centralisant le culte à Jérusalem.

Assurément, parler au nom d'un Dieu unique et universel et se réclamer de lui quant à son pouvoir est beaucoup plus simple, compréhensible et convaincant que de se réclamer d'un ou plusieurs dieux parmi d'autres, chacun ayant son rôle, ou de se réclamer de multiples totems<sup>116</sup>.

**Nous établissons donc une forte corrélation et même causalité entre les désirs de pouvoirs centralisateurs d'une minorité désirant dominer et l'émergence et le développement des religions monothéistes mobilisant un « au delà » ad hoc pour soutenir et satisfaire ces désirs.**

---

114 Rappelons que toute religion est conçue et utilisée pour se saisir d'idées, de questions, de réponses « déjà là » afin de leur conférer la puissance épistémique désirée, que ces idées soient émancipatrices ou dominatrices ou n'importe quoi d'autre.

115 Ibid

116 Variante « empire romain » : L'Empire romain tolérait toutes les religions, à condition que leurs adeptes respectent l'ordre public, participent aux cérémonies civiques (notamment le culte impérial, car refuser catégoriquement le culte impérial était vu comme un acte de rébellion ou de défi à l'ordre établi.) et ne refusent pas la légitimité de l'empereur. Il n'était pas exigé de reconnaître l'empereur comme le « seul dieu », mais il fallait lui rendre un culte comme symbole de fidélité à l'Empire.

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

En recourant à la distinction machiavelienne<sup>117</sup> entre les « grands » et le « peuple », nous posons que le « peuple » peut se satisfaire de recourir à un « au delà » qui corresponde suffisamment à ces questionnements et aux réponses qu'il souhaite, à savoir un « au delà » composé d'entités ad hoc selon ses désirs ou ses craintes et proches de ceux-ci.

L'imagination d'un « au delà » unificateur, universel, puissant sur tout sujet n'est l'affaire que de peu de personnes et n'est poussé que par des désirs bien particuliers dont ceux d'une élite intellectuelle et politique, ex : **désir d'une téléologie crédible car reposant sur une ontologie divine**<sup>118</sup> ou **désir de puissance**, tel le roi Josias. Cela peut expliquer la persistance, dans le « peuple », de toutes ces croyances et rites particuliers envers les entités les plus appropriées au regards de leurs sujets désirés (ex : saints patrons).

Cette importance déterminante des désirs « déjà là » de domination recourant à un « au delà » pour les assouvir<sup>119</sup> se manifeste également par le dédain, la méfiance ou même l'aversion des dominants temporels ou spirituels des religions monothéistes envers toute croyances et rites trop appuyés de la part des dominés envers d'autres entités que ce Dieu unique (voir le paragraphe précédent *Actualités des trois religions idéal-typiques (totémique, polythéiste et monothéiste)*).

Notre analyse de ce chapitre nous conduit à formuler quelques éléments expliquant le nombre de croyants de chaque religion du livre :

**Religion juive**, première religion monothéiste : environ 15 millions de croyants :

La religion juive monothéiste procède d'une volonté politique. Elle a également apporté la croyance à la vie éternelle, ce qui permet des réponses désirables aux questions existentielles, avec une notion de mérite. Notons que cette croyance a mis plus deux siècles à s'imposer.<sup>120</sup>

Malheureusement, la religion chrétienne, surtout catholique et orthodoxe, a des dogmes très séduisants, tout en étant dans la continuité de la religion juive, est soutenue très tôt par des puissants<sup>121</sup>, et prétend, dans ses évangiles, que le peuple juif est déicide : en effet, la foule, influencée par les chefs religieux<sup>122</sup>, a choisi Barabbas, menant ainsi à la crucifixion de Jésus, malgré les réticences de Pilate<sup>123</sup>.

Tout cela a permis le développement d'un antisémitisme puissant et implacable<sup>124</sup>, qui peut

---

117 Machiavel (*discours de la première décade de Tite-Live et Le Prince*) distingue quelques « grands » avides de pouvoir et le « peuple » qui n'en veut pas, mais ne veut pas être dominé: « Sans doute à ne considérer que ces deux ordres de citoyens - les Grands et le Peuple -, on est obligé de convenir qu'il y a, dans le premier, un grand désir (une humeur) de dominer ; et, dans le second, le désir (l'humeur) seulement de ne pas être dominé, par conséquent plus de volonté de vivre libre. »

118 Pour nous, cette expression signifie que la recherche d'un sens ou d'une finalité dans le monde (téléologie) est considérée comme convaincante ou plausible, parce qu'elle est fondée sur l'existence et la nature de Dieu (ontologie divine). Autrement dit, c'est parce qu'on croit en un Dieu qui existe et qui a une nature particulière que l'on peut donner une explication crédible aux buts ou au sens de l'univers désirés (ex : Dieu de Leibniz, car, pour lui, Dieu est conçu comme un être parfait, omniscient, omnipotent et parfaitement bon. Il a créé le monde selon un principe de raison suffisante : tout ce qui existe a une raison d'être, et Dieu a choisi de créer « le meilleur des mondes possibles ». Cette création n'est pas arbitraire : elle est guidée par une harmonie préétablie, c'est-à-dire que chaque élément du monde est en accord avec un plan global voulu par Dieu.).

119 Bien entendu, d'autres moyens qu'une religion centralisatrice, telle la puissance militaire, permettent de soutenir et de satisfaire un désir de domination. Toutefois, une religion est un moyen privilégié pour assurer le pérennité d'un pouvoir, d'une domination. Lorsque le recours à une religion déjà établie n'est pas approprié, un « culte de la personne » est souvent mise en place.

120 Daniel 12,2 (vers 165 av. J.-C.) : « Beaucoup de ceux qui dorment dans la poussière de la terre se réveilleront, les uns pour la vie éternelle, les autres pour l'opprobre, pour l'horreur éternelle. ». Après la destruction du Temple (70 ap. J.-C), La croyance en la résurrection devient une doctrine centrale du judaïsme rabbinique, inscrite dans la liturgie (par exemple, dans la prière de l'Amidah)

121 L'empereur Constantin est beaucoup plus puissant que le roi des juifs, qui lui est soumis.

122 Matthieu 27,20 : « Les chefs des prêtres et les anciens persuadèrent la foule de demander Barabbas et de faire périr Jésus. ».

123 Matthieu 27,24 : « Voyant que ses efforts ne servaient à rien, sinon à provoquer une émeute, Pilate prit de l'eau, se lava les mains devant la foule, en disant : « Je ne suis pas responsable du sang de cet homme ; cela vous regarde ! »

124 Le peuple juif a subi des siècles de persécutions, dont le point culminant fut la Shoah (2. guerre mondiale)

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

expliquer le si petit nombre de croyants de la première religion monothéiste.

**Religions chrétiennes**, deuxième religion monothéiste : 2,4 à 2,6 milliards de croyants

Les religions chrétiennes procèdent du judaïsme. Elles en ont repris le monothéisme et la vie éternelle. Elles y ont rajoutés des dogmes et des incarnations de l'« l'au delà » très séduisants comme cela est décrit dans le paragraphe précédent (Sainte trinité, à savoir Dieu en trois personnes (*le père créateur ; le fils, homme parmi les hommes et sauveur ; le saint esprit qui nous inspire et nous console tout au long de notre vie humaine*), de nombreux saints spécialisés à l'écoute des désirs ou craintes particulières des croyants). Cela a contribué à leur extension, notamment parmi les humbles. De plus, très tôt et très longtemps, elles ont été soutenues, et même imposées, par les puissants, de l'empereur Constantin, aux rois et reines, et jusqu'à des partis politiques « chrétiens ». Enfin, pendant des siècles, elles n'ont pas brillé par leur œcuménisme.

La proportion de chrétiens sur la population mondiale a augmentée jusqu'aux années 1900 (34 % en 1900 : ~558 millions sur ~1,65 milliard) et elle a légèrement fléchi depuis. (31 % en 2024 : ~2,5 milliards sur ~8 milliards). Ce léger fléchissement peut être expliqué par la sécularisation. Cette sécularisation est en partie compensée par des courants, type évangélistes, rassemblant parfois des dizaines de milliers de fidèles lors de célébrations dans des « méga-churches »<sup>125</sup>.

**Religion musulmane**, troisième religion monothéiste : environ 1,9 à 2 milliards de croyants.

La religion musulmane a repris du judaïsme un monothéisme sourcilleux<sup>126</sup>, en y ajoutant des possibilités très limitées d'incarnation d'Allah, par sa qualification (surtout pas anthropocentrique, tel « père » et « fils ») ou par l'image. Ce monothéisme sourcilleux rend difficile une incarnation ralliant une foule de croyants. Une incarnation accessible à tous est réalisée en sacralisant le Coran<sup>127</sup> et les rites (les cinq piliers<sup>128</sup> de l'Islam), ce qui favorise grandement une forte appartenance et cohésion dans la communauté des croyants<sup>129</sup>.

Appartenance dont il est très difficile de se libérer du fait de la puissance de la multitude.

La proportion de musulmans sur la population mondiale a augmenté continûment depuis les années 1900 (~200 millions sur ~1,65 milliard, soit ~12 % | et jusqu'à nos jours (Année 2024 : ~2 milliards sur ~8 milliards, soit ~25 %).

Une forte natalité (à corréliser avec la religion), une théologie rendant problématique tout effort de sécularisation<sup>130</sup> et la forte appartenance et cohésion dans la communauté des croyants (d'où une grande puissance de la multitude souvent incarnée dans des États confessionnels musulmans) sont, de nos jours, les raisons de cette croissance.

## Conclusions sur la nécessité d'une religion pour la société

Les idées principales développées dans cet article sont les suivantes :

---

exterminant plus de 6 millions de juifs.

125 Ex : Lakewood Church (Houston, Texas), Saddleback Church (Californie), Hillsong Church (Australie et international)

126 Avec ajout de la croyance en Mahomet : la Shahada (premier pilier de l'Islam (« *"J'atteste qu'il n'y a pas de divinité en dehors de Dieu, et j'atteste que Muhammad est le messager de Dieu."* »))

127 Le Coran est considéré comme la parole de Dieu, transmise par l'ange Gabriel au prophète Muhammad, qui l'a déclamée intégralement et sans modification.

128 la Shahada (Profession de foi), la Salat (La prière), la Zakat (L'aumône), le Sawm (Le jeûne du Ramadan), le Hajj (Le pèlerinage à La Mecque). Certains voudraient même y ajouter un sixième pilier : le port du voile.

129 Voir le chapitre *Les FEVR de E. Durkheim* ou nous soulignons l'importance sociétale des rites pour Durkheim.

130 Le Coran traite autant de questions spirituelles (Surtout dans les sourates de la période de La Mecque) que temporelles (Surtout dans les sourates de la période de Médine) ET est parole incréée d'Allah, donc incontestable pour ceux qui y croient.

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

(1-) la grande puissance épistémique du religieux, car il invoque un « au-delà » qui est soit « vrai », soit « indécidable » pour expliquer, affirmer, prescrire, ordonner, juger.

*Le désir de réponses à toute question (Ex : à propos d'un fait, d'un phénomène naturel, des conséquences d'une décision à prendre, de critères de choix, de « bien » ou de « mal », de « vrai » ou de faux », etc. ...) pousse souvent à invoquer un « au delà » plus ou moins incarné (ex : Dieu, des saints, des esprits) pour concevoir des réponses à la question. La foi en l'existence de cet « au delà » est d'autant plus forte que ce désir de réponse est intense, et il est impossible de démontrer son existence ou sa non existence : indécidabilité. En toute rigueur, on ne peut pas dire, par exemple, « Dieu dit », mais uniquement « Je fais dire à Dieu ».*

(2-) la nécessaire incarnation de cet « au-delà » pour faire société,

*Une fois posé le principe d'un « au delà », il est nécessaire, pour le partager ou l'imposer, qu'il soit incarné, quel que soient les modalités de cette incarnation.*

(3-) les multiples modalités de cette incarnation, (a-) d'une représentation presque anthropomorphique de cet « au-delà » (ex : Dieu le père) à l'interdiction de toute représentation et/ou (b-) cultes et rites plus ou moins observés à respect rigoureux de ceux-ci.

*Nous prenons acte des multiples modalités de l'incarnation d'un « au delà », celles décrites dans les FEVR, celles de toutes les religions actuelles (qualificatifs (parfois affectueux ou anthropomorphiques), livres saints, images), dont celles, indirectes, par les médiations proposées par les cultes&rites (Ex : prières, sacrifices, trances pour communiquer avec cet « au delà »).*

(4-) du fait des idées (1-) à (3-), nécessité de poser comme « sacré » des énoncés, des représentations incarnées ou des cultes et rites incarnant, pour affirmer cette socialisation.

*Certaines de ces incarnations, potentiellement multiples et imaginables par n'importe qui, doivent être qualifiées de « sacrées » pour être partagées par tous et faire une communauté des croyants ou une société (pour Durkheim). A contrario, certaines incarnations, mêmes plausibles pour de nombreux croyants, doivent être interdites, sous peine du pire pour ceux qui y adhèrent.*

(5-) De nos jours, au moins pour apporter des réponses convaincantes aux questions existentielles et pour affirmer la force des énoncés souhaités être primordiaux (ex : (a-) énoncés pour émanciper comme solidarité, justice sociale et démocratie ; (b-) énoncés pour dominer comme mérite, destin commun et grand leader), une religion mobilisant un « au-delà » semble toujours aussi nécessaire et utile.

*Le recours à un « au delà » donne une transcendance forte (religieuse) aux réponses désirées, au lieu d'une transcendance immanente ou faible (Ex : si les réponses sont le résultat de délibérations habermassiennes aboutissant à un consensus) ou d'un acte d'autorité (Ex : de la part de dominants imposant les réponses qu'ils désirent).*

(6-) La religion qui permet les énoncés les plus convaincants, pour satisfaire un désir d'exercice dominateur du pouvoir sur une grande communauté, est une religion monothéiste, même si elle pourrait tout aussi bien, théoriquement, légitimer des énoncés émancipateurs<sup>131</sup>.

*La croyance commune en un Dieu unique, en un destin commun procédant de ce Dieu (les réponses existentielles communes étant très rassembleuses) et enfin les célébrations communes de cultes et le respect des rites s'y rapportant, sont de puissants facteurs d'unité très utiles pour tout imperium, en particulier lorsqu'il est exercé en s'appuyant sur la puissance de la multitude.*

<sup>131</sup> Ex : nous sommes tous égaux devant un Dieu unique. Bien entendu, d'autres moyens que la religion, ex : la force brutale ou le suffrage universel instrumentalisé par des populistes, permettent également d'imposer des énoncés inspirant et légitimant un exercice dominateur du pouvoir.

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

(7-) Les évolutions de religions totémiques et polythéistes vers des religions monothéistes ou le remplacement de ces religions par une religion monothéiste ont été principalement poussés par des dominants ou qui désiraient l'être, en proposant, entre autre, une téléologie unificatrice.

*Ce constat est fait au regard des grands empires :*

*Empire romain<sup>132</sup>, Empire byzantin<sup>133</sup>, Empire ottoman<sup>134</sup>, Empire britannique<sup>135</sup> Empire espagnol<sup>136</sup>, Saint-Empire romain germanique<sup>137</sup>, Empire austro-hongrois<sup>138</sup>. Empire russe et Russie actuelle<sup>139</sup>.*

*Toutefois, en considérant, à titre d'exemples, les grands empires, une téléologie unificatrice est loin d'être le seul élément fondamental du pouvoir et de la domination. Dans la grande majorité des cas, la religion a été un élément instrumental fondamental du pouvoir et de la domination des grands empires, en tant que :*

*Source de légitimité<sup>140</sup>, Outil d'unification<sup>141</sup>, Moyen de contrôle social<sup>142</sup>, justification de l'expansion<sup>143</sup>, Outil de légitimation des lois<sup>144</sup>, Alliances et rivalités<sup>145</sup>.*

*Dans les exemples cités, la maîtrise du politique a été faite surtout en imposant une religion unificatrice, presque toujours monothéiste, en remplacement des religions antérieures à cet empire.*

*Néanmoins, il y a eu quelques exceptions, par exemple l'empire mongol. La maîtrise et l'utilisation des diverses religions à des fins politiques y ont été faites en accordant quelques « exemptions »<sup>146</sup>, mais uniquement aux responsables religieux<sup>147</sup>, en échange de leur loyauté et même de leur coopération dans l'empire. Ces responsables avaient une reconnaissance officielle et pouvaient être consultés sur des questions d'État ou spirituelles. Mais, en contrepartie, les chefs religieux devaient prêter allégeance au pouvoir mongol. Certaines pratiques jugées contraires aux valeurs mongoles (par exemple, des interdits alimentaires trop stricts ou des refus de prêter serment) pouvaient également être limitées ou interdites<sup>148</sup>.*

*Nous pensons aussi que le « réalisme » religieux mongol et leur tolérance s'expliquent également par le fait que le «chamanisme mongol »<sup>149</sup> ne faisait pas le poids en face des déjà*

---

132 Polythéisme romain (culte des dieux romains), puis christianisme (à partir du IV<sup>e</sup> siècle, surtout après Constantin)

133 Christianisme orthodoxe.

134 Islam sunnite (tolérance relative envers chrétiens et juifs, mais islam d'État)

135 Christianisme protestant (anglicanisme surtout), mais grande diversité religieuse dans les colonies

136 Catholicisme (forte promotion, évangélisation active dans les colonies).

137 Christianisme catholique

138 Catholicisme

139 Christianisme orthodoxe (Église orthodoxe russe)

140 Les empereurs ou rois se présentaient souvent comme choisis, soutenus ou même descendants des dieux. Cela donnait à leur pouvoir une dimension sacrée et incontestable. Ex : Les pharaons d'Égypte étaient considérés comme des dieux vivants ; les rois chinois étaient détenteurs du « Mandat du Ciel », etc..

141 La religion servait à unifier des peuples très divers au sein d'un même empire, en créant une identité commune, Ex : le christianisme dans l'Empire romain tardif ou l'islam dans l'Empire ottoman.

142 Les institutions religieuses (prêtres, églises, temples, oulémas, etc.) participaient à l'encadrement de la population, à l'éducation, à la justice, et à la collecte d'impôts. Ex : L'Église catholique dans l'Empire espagnol.

143 La religion servait de prétexte à la conquête et à la domination de nouveaux territoires (« mission civilisatrice », croisades, djihad, etc.). Ex : L'évangélisation dans les empires coloniaux européens, le djihad dans les empires islamiques.

144 Les lois étaient souvent fondées sur des principes religieux, ce qui leur donnait une autorité supérieure (transcendance forte). Ex : La charia dans les empires musulmans, le droit canonique dans les empires chrétiens.

145 La religion pouvait aussi servir à former des alliances ou à justifier des guerres contre d'autres empires ou royaumes considérés comme « infidèles » ou « hérétiques », Ex : croisades.

146 Exemption d'impôts et de corvées, liberté de culte (donc continuation du pouvoir des chefs religieux sur leurs fidèles croyants)

147 Prêtres, moines, imams, rabbins et autres chefs religieux

148 Ex : Les musulmans, sous certains khans (comme Gengis Khan ou Güyük) furent contraints de consommer de la nourriture non halal lors de banquets officiels, car refuser était vu comme un affront à l'autorité mongole.

149 Gengis Khan appartenait au contexte religieux traditionnel des peuples mongols, qui pratiquaient principalement le

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

*grandes religions monothéistes des pays conquis (Chrétiens et Islam). Suffisamment homogènes, fortes et rassembleuses du fait de leur monothéisme, il était impossible de les détruire en les remplaçant par ce «chamanisme mongol » auquel peu de monde, « puissants » et « peuple », pouvaient adhérer<sup>150</sup>.*

*En résumé, les exemptions religieuses dans l'Empire mongol étaient généreuses, mais elles servaient avant tout à renforcer le contrôle et la stabilité de l'empire. Les chefs religieux étaient protégés et honorés tant qu'ils soutenaient le pouvoir. En cas de défiance, les exemptions pouvaient être retirées, et la tolérance avait des limites fixées par les intérêts politiques des Mongols.*

*Quelles qu'en soient les modalités<sup>151</sup>, la religion a presque toujours été un pilier du pouvoir impérial, que ce soit pour légitimer l'autorité, unifier les peuples, contrôler la société ou justifier la conquête. Elle était rarement absente de la vie politique et sociale des grands empires.*

---

« chamanisme mongol ». Cette religion était centrée sur le culte du ciel bleu éternel (Tengri), des esprits de la nature et des ancêtres. Il n'existait pas de dogme écrit, mais plutôt un ensemble de croyances et de pratiques animistes et chamaniques.

150 Cette thèse est défendue par Jack Weatherford (dans son ouvrage *Genghis Khan and the Making of the Modern World*, il insiste sur la nature non prosélyte du chamanisme) et par Thomas T. Allsen (pour qui le chamanisme mongol n'avait pas la force institutionnelle ou l'attrait universel des grandes religions monothéistes et qui souligne le contraste entre les religions organisées (islam, christianisme, bouddhisme) et le chamanisme, et donc son impossibilité de rivaliser sur le plan institutionnel)

151 Ex : imposer une religion unique en remplacement des religions locales, ou mélange de carotte et de bâton envers les responsables religieux locaux de religions trop bien établies, donc impossible à éradiquer.

## Thèses communes de nos différentes approches

Les prémisses, issues de l'article [\(B-2\) Prémisses fondamentales pour toute SHS](#), permettent de poser des thèses sur lesquelles repose l'ensemble des articles qui sont proposés, thèses qui valent pour chacun, aussi bien pour des individus ou des organisations objets d'une recherche que pour des chercheurs qui sont partie prenante de ces recherches. Ces thèses sont les suivantes :

(0-a) Les humains sont perçus sous 2 attributs : (a-) l'étendue selon un mode (le corps), (b-) la pensée selon 2 modes (affects et entendement) et c'est tout<sup>152</sup>.

(0-b) Les institutions humaines se perçoivent par (1-) tous les humains concernés par celles-ci, (2-) la pensée (affects et entendement) dite dominante qui inspire leurs organisations<sup>153</sup>.

(1-) la plupart des individus et organisations font des efforts pour persévérer dans leur être (conatus), désirent éprouver des affects de joie, appréhendent d'éprouver des affects tristes et recherchent ou évitent les affections qui les provoquent ;

(2-) à propos de toute chose et compte tenu de l'énoncé précédent, (a-) beaucoup d'individus sont poussés par leur affects à s'associer et donc nécessairement à se comprendre (sans forcément s'accorder)), (b-) beaucoup d'individus et d'organisations désirent connaître, comprendre et se comprendre, prévoir, prédire, désirent alors être sous la conduite d'une raison, à savoir d'une connaissance du 2. genre, très mobilisée dans les sciences « dures », mais souvent aussi désirent s'appuyer sur ou se satisfont d'une connaissance du 1. genre, à savoir imagination et opinions<sup>154</sup> ;

(3-) beaucoup d'individus et d'organisations s'attachent à distinguer à propos de toute chose (a) ce qui est loi ou nécessité de la nature de cette chose et d'eux-même, et (b) ce qui est du fait d'institutions humaines à propos de cette chose. Ils acceptent de « faire avec » les affections procédant de (a), les affections procédant de (b) pouvant leur provoquer de multiples affects : adhésion, soumission, révolte, indignation selon leur ingenium<sup>155</sup> et les affections du moment ;

(4-) à propos de toute chose, chacun, dont le chercheur, désire construire SA raison<sup>156</sup> ou faire sienne une raison d'un autre, à savoir un édifice d'idées cohérentes, consistantes et pas trop incomplètes à propos de cette chose. Cela n'est possible que si, consciemment ou non, cet édifice d'idées est fondé sur des prémisses qui, in fine, (a-) dérivent de ce qu'il perçoit comme nécessités de la nature de cette chose et ses propres nécessités et/ou (b-) sont poussées par ses affects, dont ceux relatifs à l'imitation des affects et à la puissance de la multitude, et/ou (c-) prennent en compte les prémisses supposées (a-) à (c-) des autres humains concernés par la chose<sup>157</sup> ;

**Remarques :** (0-) l'analogie d'un édifice fondé sur des prémisses ne conduit pas à dire que les prémisses

---

152 Spinoza, scolie E2-P21 : « *L'esprit et le corps, c'est un seul et même individu, que l'on conçoit tantôt sous l'attribut de la pensée, tantôt sous celui de l'étendue* ». Plus précisément, (1-) L'homme se manifeste par le corps, qui est un mode particulier de l'attribut de l'étendue. Le corps humain, avec ses mouvements et ses interactions physiques, est une expression de la réalité matérielle ; (2-) Dans la Pensée, l'homme se manifeste par l'esprit, qui comprend deux aspects principaux : (a) l'entendement : Cela concerne la capacité de l'esprit à former des idées, à raisonner et à comprendre. L'entendement est lié à la connaissance et à la perception intellectuelle, (b-) les affects : Ceux-ci se rapportent aux émotions et aux sentiments, qui sont des modifications de l'esprit résultant des interactions avec le monde.

153 Organisation écrite ou non : organigramme, routines, procédures, lois, etc.... cf *duality of structure* de A. Giddens *The Constitution of Society* (1984) - (La Constitution de la société, publié en France par les Presses Universitaires de France)

154 Ces « connaissances » peuvent être fondées sur des préjugés, des prénotions (Durkheim), des doxa (Bourdieu), de « fictions » ou de « mythes » (Y.N. Harari), d'énoncés taxés de folie : comme M. Foucault (*Binswanger et l'analyse existentielle* (1954)) nous considérons que « *Le monde d'un homme « malade* », ce n'est pas le processus de la maladie, c'est le projet de l'homme. », à savoir toutes SES « raisons ».

155 « *L'ingenium pourrait se définir comme un complexe d'affects sédimentés constitutifs d'un individu, de son mode de vie, de ses jugements et de son comportement* » (p. 99) in Chantal Jaquet, *Les trans-classes ou la non reproduction*, PUF 2014 ; Spinoza parle de l'ingenium du peuple juif dans le TTP, ingenium dont un affect prépondérant est d'être rebelle.

156 Voir également L'idée de « subjectivités multiples et diverses » de Ernesto Laclau

157 Ces prémisses (c-) sont nécessaires pour toute recherche en SHS, mais aussi, par exemple, pour des choses du type stratégie de maintien de l'ordre ou stratégie politique et sociale.

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

sont toutes posées avant d'en déduire des idées. Cela peut certes se concevoir (ex : poser les prémisses d'une mathématique, démarche déductive), mais des idées peuvent être formulées d'abord, idées perçues assez cohérentes entre elles pour « remonter » jusqu'à quelques prémisses cohérentes avec toutes les idées formulées (ex : démarche inductive ou abductive en sciences expérimentales ou en SHS ; démarche artistique).

(a-) Ces prémisses peuvent être des préjugés, des lieux communs ou doxa, des énoncés d'escrocs. L'édifice d'idées construit avec ces prémisses, même si ça se tient à peu près, peut être une théorie fumeuse, mais difficile à remettre en cause tellement ça se tient.

(b-) C'est dans le cadre d'un édifice d'idées que nous disons qu'une idée est vraie intrinsèquement : une idée énoncée dans cet édifice est vraie intrinsèquement si elle est adéquate à toutes les idées déjà déclarées vraies dans cet édifice et donc adéquate aux prémisses de cet édifice. Sinon, cette idée est soit fausse, soit indécidable dans cet édifice (mais peut-être décidable dans un autre édifice).

(c-) Nous disons que l'essence d'une chose est une idée conçue. Cette idée d'essence ne peut être conçue que si « l'édifice d'idées » à propos de cette chose se tient à peu près : pour concevoir l'essence d'une chose, il est nécessaire que cette chose puisse être perçue ayant une certaine cohérence et complétude, permettant au moins de croire qu'elle est comprise. Nous posons alors que l'essence de cette chose est l'ensemble des prémisses sur lesquelles repose l'édifice d'idées à propos de celle-ci<sup>158</sup>.

(d-) Pour nous, toute idée est poussée, in fine, par des affects provoquées par des affections, y compris une idée « d'essence d'une chose ». Donc, l'existence précède l'essence, y compris pour une idée « métaphysique » : il faut exister et avoir été affecté par une chose existante pour concevoir une idée qualifiée de « métaphysique » à propos de cette chose, dont à propos de soi-même.

(5-) les prémisses les plus déterminantes sont poussées par des désirs (a) de persévérer dans son être en étant « libre-nécessaire<sup>159</sup> » pour satisfaire aux nécessités de sa nature, (b) de tenir compte de ce qui est perçu comme lois et nécessités de la nature<sup>160</sup>, (c) d'appartenance, de droits fondamentaux<sup>161</sup>, de « sacré »<sup>162</sup>, d'énoncés moraux inspirant les associations (« chacun pour moi », « chacun pour soi », « cohésion-solidarité » ; « justice sociale »<sup>163</sup>, « mérite »), d'estime sociale,

(6-) les raisons pour toute chose étant possiblement multiples, car fondées sur des prémisses différentes voir incommensurables, (a-) le « vrai » ou le « faux »<sup>164</sup>, le « bon » ou le « mauvais »<sup>165</sup>, le « juste » ou l'

158Ex : pour nous, l'essence de l'homme comprend notre [thèse \(0-a\)](#). Selon wikipedia, « Chez Heidegger, l'essence de l'homme consiste à se comprendre en tant qu'être-là, i.e. en tant qu'existence ».

159 Spinoza E1-D7 (« cette chose sera dite libre, qui existe d'après la seule nécessité de sa nature et est déterminée par soi seule à agir. d'autre part, cette chose sera dite nécessaire, ou plutôt contrainte, qui est déterminée par une autre à exister et à produire un effet selon une raison certaine et déterminée »). et lettre 58 à Schuller (« J'appelle libre, quant à moi, une chose qui est et agit par la seule nécessité de sa nature ; contrainte, celle qui est déterminée par une autre à exister et à agir d'une certaine façon déterminée. »)

160Ex : pouvoir jouir de biens et de services est perçu comme une nécessité de sa nature ; produire et mettre à disposition des biens et des services est également perçu comme une nécessité de la nature, nécessité à assumer par la société.

161 Ex : les quatre droits fondamentaux de l'article 2 de la DdHC de 1789 : « Le but de toute association politique est la conservation des droits naturels et imprescriptibles de l'Homme. Ces droits sont la liberté, la propriété, la sûreté, et la résistance à l'oppression. ». Un préalable est l'article 1 : Les hommes naissent et demeurent libres et égaux en droits. ...

162 C'est la puissance des diverses multitudes qui dicte les signes d'appartenance et d'identité et ce qui est sacré. Ils sont donc changeants et peuvent être grandement influencés ou même dictés par ceux qui captent cette puissance de la multitude (médias, leaders, etc.). Les signes d'appartenance et d'identité peuvent être perçus différemment par les uns et les autres, ex : le voile est perçu comme un signe d'appartenance à la communauté des croyants par les musulmans mais peut être perçu comme un signe de soumission de la femme à l'homme par celles et ceux n'appartenant pas à cette communauté.

163 Que ce soit la justice de Leibniz (*Méditation sur la notion commune de justice, 1702*): « [...] la justice est une volonté constante de faire en sorte que personne n'ait raison de se plaindre de nous. », celle de J.S. Mill (thèse utilitariste : est juste ce qui est bénéfique au plus grand nombre) ou celle de J. Rawls (est juste ce qui privilégie le plus le plus défavorisé)

164 « Vérité au-delà des Pyrénées, erreur au-delà » (Pascal, Les Pensées)

165 Scolie de E3-P39 : « Par bien, j'entends ici tout genre de joie, et, de plus, tout ce qui conduit à celle-ci, et principalement ce qui satisfait un désir, quel qu'il soit ; par mal, d'autre part, tout genre de tristesse, et principalement ce qui frustre un désir. Nous avons, en effet, montré plus haut (dans le scolie de la proposition 9) que nous ne désirons nulle chose parce que nous jugeons qu'elle est bonne, mais, au contraire, que nous appelons bon ce que nous désirons ; et conséquemment ce que nous avons en aversion, nous l'appelons mauvais. C'est pourquoi chacun, d'après son propre sentiment, juge ou estime ce qui est bon, ce qui

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

« injuste », la « raison » ou la « folie »<sup>166</sup>... ne se conçoivent que fondés sur les prémisses d'une raison souhaitée<sup>167</sup>, (b-) tout « accord » n'est pas forcément fondé sur la raison (délibération habermassienne)<sup>168</sup> mais peut être le résultat de toutes sortes d'affections, dont des rapports de force contraignants ou des manipulations et considérations affectives, en particulier lorsque la raison des uns se fonde sur des prémisses très déterminantes pour eux mais ignorées ou bafouées par la raison des autres, autre raison fondée également sur des prémisses très déterminantes mais antagonistes ;

(7-) les sciences et institutions humaines inspirées par des raisons, des édifices d'idées qui se tiennent, à savoir assez cohérents, consistants et complets, reposent donc sur des prémisses, énoncés déclaratifs et performatifs<sup>169</sup>, qui sont dominantes. Ceux concernés par ces sciences et institutions peuvent avoir d'autres raisons fondées sur d'autres prémisses et une raison majoritaire à propos d'une chose, d'une institution, n'est pas forcément la dominante.

(7-1) Dans les sciences dures, lesquelles reposent sur des édifices d'idées qui se tiennent dont la plupart des prémisses procèdent de ce qui est perçu par beaucoup comme lois ou nécessité de la nature de la chose étudiée (ex : existence ou non de la chose, du phénomène), les consensus et « accords » dits « objectifs »<sup>170</sup> ou « réalistes » sont assez courants.

(7-2) Dans les sciences humaines et à propos d'une chose, les prémisses posées (ex : concepts, auteurs de référence) peuvent être assez différentes pour que des écoles, des chapelles, des courants plus ou moins antagonistes coexistent plus ou moins pacifiquement.

(7-3) A propos de toute chose de la vie sociale (ex : production de biens et de services, gouvernement, communauté d'origine, quartier), les prémisses fondant les organisations et celles fondant l'entendement et les conduites des personnes concernées (ex : employés, clients, citoyens, membre d'une communauté, voisins) peuvent conduire à des accords par consensus ou par recoupement aussi bien qu'à des conflits<sup>171</sup> en particulier quand les nécessités de la nature des uns sont ignorés ou compromis par les prémisses des autres ou des organisations et ce qu'elles dictent (ex : lois, traditions, etc...).

(7-4) Un État (et plus généralement toute organisation, institution, entreprise, ...), dont les prémisses sont par définition celles qui dominent au sein de celui-ci, soucieux avant tout de persévérer dans son être, est souvent poussé à tenir compte de la loi naturelle selon Spinoza<sup>172</sup>, à savoir « autant il a de puissance, autant il a de droit ». Autant à l'intérieur qu'à l'extérieur il se fondera sur cette prémisses pour obtenir un « accord ».

(7-5) Pour aboutir ou non à un « accord », les affects du moment peuvent largement prendre le pas sur les affects sédimentés et sur les prémisses, dont les convictions, en particulier lorsqu'il y a « imitation des affects » (avec ses proches, son conjoint) ou « puissance de la multitude » (vote à main levée, imperium d'une autorité ayant capté cette puissance de la multitude). Cela est à prendre en compte pour les sciences

---

*est mauvais, ce qui est meilleur, ce qui est pire, et enfin ce qui est le meilleur ou ce qui est le pire* ». Parmi les prémisses de toute raison, il y a celles poussées par les désirs et c'est sous la conduite de sa raison que chacun juge et essaye d'obtenir ce qu'il désire.

166 Comme M. Foucault (*Binswanger et l'analyse existentielle* (1954)) nous considérons que « *Le monde d'un homme « malade* » », *ce n'est pas le processus de la maladie, c'est le projet de l'homme* », à savoir toutes SES « raisons », sa vision du monde.

167 En accord avec Spinoza E3-P9 scolie : « *Il est donc établi par tout cela que nous ne faisons effort vers aucune chose, que nous ne la voulons, ne l'appétons ni ne la désirons, parce que nous jugeons qu'elle est bonne ; mais, au contraire, que nous jugeons qu'une chose est bonne, parce que nous faisons effort vers elle, que nous la voulons, l'appétons et la désirons* » (Traduction de Guérinot). Pour Chantal Mouffe (*Le politique et ses enjeux*, p.35) La distinction du juste et de l'injuste doit se comprendre dans une « *tradition donnée, avec l'aide des standards qui sont fournis par cette tradition* ». Avec notre thèse, ces « standards » s'expriment dans des raisons, des édifices d'idées qui se tiennent partagées par une société et constituant une partie de ses « *traditions* ».

168 Si tout accord sur tout sujet était construit ainsi, ce serait l'anarchisme « positif » idéal selon C. Malabou dans *Au voleur ! Anarchisme et philosophie* (PUF, 05/01/2022) : Aucun commandement, que du consensus horizontal.

169 Voir dans article [Critique de la Raison chez Spinoza et raisons multiples à propos d'une chose](#) les énoncés déclaratifs et les énoncés performatifs (selon John L. Austin dans *Quand dire c'est faire*) : les énoncés déclaratifs procédant de ce qui est perçu comme nécessité de la nature, les énoncés performatifs étant ceux poussés par les affects, les désirs, les volitions.

170 Une idée, un fait, une décision, une action seront dites « objectives » lorsque tous leurs prémisses procèdent de ce qui est perçu par presque tous comme des lois ou nécessités de la nature de la chose étudiée.

171 Voir Habermas, Rawls, Mouffe, Marx, etc..

172 Spinoza, T.P. 2-4 et T.P. 3-1 : « *le droit de l'État ou des pouvoirs souverains n'est autre chose que le droit naturel lui-même.. en d'autres termes, le droit du souverain, comme celui de l'individu dans l'état de nature, se mesure sur sa puissance.* »

## Article (C-a) De la nécessité des religions ?

dures et les sciences humaines, mais surtout pour les raisons de tout un chacun à propos de toute chose du quotidien étudiée par le chercheur.